

L'HISTOIRE NATURELLE

A TABLE



OUR UN naturaliste, faire le tour de la table, c'est faire le tour du monde et de l'histoire ; c'est visiter les champs et les bois, les rivières et les étangs, les fermes et les étables, les rivages des mers, les vergers, les jardins. C'est embrasser d'un coup d'œil cet éternel musée de trois incomparables artistes qui se nomment : le Ciel, la Terre et l'Océan.

Les fleuves et les rivières promènent dans leurs eaux des poissons à l'écaille d'argent et d'or ; les champs se parent de moissons fécondes, les bois cachent des gibiers à la douce fourrure, au beau plumage ; la prairie s'émaille de troupeaux ; les cours et les étables retentissent du pittoresque ramage de gallinacés conquis à l'acclimatation. Le verger a ses fruits, le jardin ses légumes et ses fleurs.

Chaque bête et chaque plante nous racontent leur origine, leur histoire, leur conquête bienfaisante et disputée qui coûta à l'homme je ne sais combien de siècles de recherches et de voyages, de patience, d'efforts. Et tout cela, aujourd'hui, tient dans un plat coquet ou dans une corbeille de dessert.

« La table, disait M. de Talleyrand, est comme le pivot autour duquel tourne la civilisation. »

Exposé, d'abord, à tous les besoins et à tous les périls, l'homme finit par prendre la souveraine place que Dieu lui a marquée au banquet de la vie. Il descend dans les entrailles de la terre pour en tirer des métaux précieux dont il façonne des coupes d'or et des plats d'argent. Il invente le verre léger, la porcelaine fine, le lin éblouissant, dispose sur sa table royale vaisselles ciselées et cristaux étincelants. Il découvre des mondes d'où il rapporte des fruits délicieux, des animaux à la chair fortifiante et délicate...

Et, maintenant, permettez que je vous conduise à table. Le *Journal des Demoiselles* est servi. C'est la science qui préside et l'histoire naturelle fait les honneurs.

I

Potage aux nids d'hirondelles et soupe paysanne. — M. Dufaure et la princesse de Metternich. — Poivre et sel. — Olives et radis. — Les huîtres. — Bœuf, agneau, mouton.

La salangane est une hirondelle de Java dont le nid comestible, mignon et coquet, fameux par ses poâges exotiques, atteint parfois un prix exorbitant.

Journal des Demoiselles (N° 3)

Mars 1890.

Vers l'époque de la ponte, cette précieuse et singulière hirondelle rend par le bec une sorte d'humeur abondante et glutineuse dont elle compose le nid savoureux qu'elle attache aux flancs des falaises et des rochers.

C'est dans ces nids aériens, contournés en forme de cuillère, que la salangane couve ses petits œufs, délice des mandarins. Promptement durcis au grand air, ces nids charmants se trouvent comme soudés à des roches abruptes, dominant la mer d'une hauteur vertigineuse de trois à quatre cents pieds. Le nombre de ces nids est tellement prodigieux qu'on les entasse, chaque année, sur une multitude de barques faisant voile sur le continent.

A elles seules, les îles de la Sonde et Macassar exportent, tous les ans, plus de 300.000 livres de nids d'hirondelles, soit pour une valeur approximative de 30 millions ! Certaines cavernes de Java donnent à leur propriétaire, chacune, un revenu de 500.000 francs.

Ces nids précieux sont récoltés au fond des hautes cavernes, à la cime des rocs escarpés, par de pauvres Javanais habitués dès l'enfance à ce rude métier où, pour un salaire infime, ils risquent journellement leur vie. Le moindre faux pas serait fatal au dénicheur qui, au-dessous de lui, n'a que la mer, gouffre éternellement grondant et courroucé.

La construction d'un nid d'hirondelle occupe un couple d'oiseaux durant deux mois. La matière en est si transparente qu'on peut lire, à travers, un papier imprimé, derrière lequel on a placé une lumière.

Pour composer cet aristocratique potage dont les Chinois sont si friands, on met les nids comestibles dans 25 fois leur poids de bouillon à la température de 100 degrés; peu à peu, les nids se désagrègent et se réduisent en filaments mous, gonflés, translucides, disséminés au milieu d'un liquide mucilagineux d'un aspect assez sympathique. La qualité exceptionnelle des nids d'hirondelles rendus à Paris coûte environ 700 fr. le kilogramme et se vend, par nids séparés, 7 ou 8 fr., ce qui porte le prix du kilogramme à près de 1.000 fr. et la valeur d'un potage pour chaque convive à dix francs.

En face du potage des mandarins, permettez-moi de placer, comme antithèse, la soupe paysanne aux parfums bucoliques.

Tous les estomacs ne sauraient affronter les robustes saveurs de la soupe paysanne et ses lourdes résistances. M. Dufaure aux goûts simples, à l'appétit vigoureux et champêtre, raffolait de cette soupe qu'il avait rendue célèbre.

Levé dès trois heures du matin, le grand avocat avalait aussitôt une soupe copieuse et fumante, agrémentée de toutes sortes de légumes. Et puis, en avant les dossiers !

Ministre pour la troisième ou quatrième fois,

M. Dufaure donnait un jour grand bal : riches toilettes, foule choisie, excellent orchestre, souper exquis. Mais où est le ministre ? On le cherche, on le demande, on s'informe; pas de Dufaure. Tout à coup il apparaît, la figure rose, le teint frais et reposé, juste au moment où les invités se mettent à table. Devant Son Excellence on pose une soupière trapue, bondée d'une soupe épaisse et odorante où les choux, les raves, les carottes, les lentilles et les poireaux fraternisent avec les pois et les navets.

— Mais, monsieur le ministre, s'écrie stupéfaite, presque épouvantée, la princesse de Metternich assise à sa droite, j'espère bien que vous n'allez pas manger tout cela !

— Je vous demande pardon, madame.

— Est-ce possible ?

— Vous allez voir.

— Votre Excellence étouffera. Comment ! au moment d'aller vous coucher...

— Mais je viens, au contraire, de me lever. Depuis quarante ans, je me couche tous les soirs à neuf heures et me lève, tous les matins, à trois. Je tiens à mes habitudes. Pendant que vous dansiez, je dormais. Je sors du lit et je mange ma soupe quotidienne. Seulement, vers une heure, j'ai été réveillé par un cornet à piston qui faisait un bruit d'enfer et j'en ai profité pour terminer un rapport. Du reste, « j'avais fait ma nuit ». Et la soupe disparut, à la stupéfaction toujours croissante de la princesse de Metternich.

Vous plaît-il, chères lectrices, que nous passions aux huîtres ? Ce mollusque, aussi sain que délicat, a fait les délices des Grecs et des Romains. Les huîtres du lac Lucrin, ce vivier fameux de l'antiquité, avaient acquis une réputation énorme qu'égalèrent à peine les huîtres fameuses de Brindes et de Tarente, chantées par Martial. Sergius Aurata, spéculateur habile et gourmet célèbre, fit mieux que de graver des vers sur la coquille vénérée des huîtres : le premier, il imagina de creuser des viviers pour engraisser le précieux mollu que. Déjà du temps de Pline, les Romains avaient reconnu l'incontestable supériorité des huîtres britanniques qui parvenaient dans toute l'Italie, soigneusement enveloppées de neige glacée et comprimées avec art pour empêcher la coquille de s'ouvrir. Ce procédé, n'est-il pas encore, après deux mille ans, celui que nous employons pour transporter les huîtres toutes vivantes, loin du rivage natal ? Apicius, auteur de *re culinaria*, expédia ainsi de superbes bourriches, de Brindes, à son ami Trajan qui se trouvait au pays des Parthes et raffolait de ce mollusque délicat. Mais le plus grand amateur d'huîtres, dans l'antiquité, fut certainement Fabius Rutilius qui, raconte Juvénal, expira une écaille à la main.

Henri IV en dégustait des quantités énormes,

comme nous l'apprend l'Etoile, et le mot du comte de Chamillet est resté célèbre. Nommé ambassadeur d'Allemagne, il reçoit un jour les félicitations de l'abbé Boitard, heureux de voir son ami « sur le chemin de la fortune et des honneurs » ... — et de la choucroute, interrompt l'ambassadeur. Est-ce qu'on peut être heureux, mon pauvre Boitard, dans un pays où les huîtres n'arrivent pas ?

Et Crébillon ! Les mémoires du temps racontent qu'au cabaret de Cancale il passait des jours entiers, en tête-à-tête avec des bourriches éventrées. Un matin qu'il attaquait hardiment sa vingt-huitième douzaine, un ami lui demande combien il pourrait continuer ainsi : — Toujours ! répond le poète avec une conviction charmante. On trouve dans les mémoires de la duchesse d'Abrantès, que Junot, bien connu des écaillères de Paris, aimait à se faire ouvrir en plein air, cinq ou six douzaines d'huîtres qu'il avalait comme des dragées. Champfort adorait ces mollusques que Rivarol, d'un goût tout différent, criblait de ses épigrammes. Le docteur Maillart était un sot que Rivarol détestait autant que les huîtres. L'ayant trouvé un matin, en face d'une bourriche énorme, il prétendit que le docteur déjeunait en famille. Une autre fois, dans un dîner d'académiciens, je ne sais plus quel savant entreprend, sur les huîtres, un cours aussi long qu'ennuyeux :

— Messieurs, s'écrie tout à coup Rivarol, savez-vous la différence qu'il y a entre une huître et un savant ? C'est que l'huître bâille, et que le savant fait bâiller.

Un jour, le chevalier de Verrines, importun qu'on fuyait comme la peste, frappe assez indiscretement à la porte du cabinet de travail de Rivarol :

— C'est moi, le chevalier de Verrines, ouvrez-moi donc, cher ami !

— Que je vous ouvre ! riposte Rivarol sans se déranger. Vous me prenez donc pour une écaillère, chevalier ?...

Si l'huître ne brille pas par l'intelligence (et je me demande où elle pourrait loger son cerveau puisqu'elle est sans tête), elle se distingue par une fécondité prodigieuse. Savez-vous qu'elle pond, chaque année, près de cent mille œufs ? Cette fécondité explique comment peuvent se reproduire ces énormes bancs d'huîtres, sur lesquels on pêche sans cesse et qui, sans cesse, se renouvellent. Lorsque les œufs sortent de la mère, l'embryon, pourvu de cils vibratiles, nage en tournant, puis finit par tomber sur d'autres huîtres déjà formées ou sur des corps solides auxquels il s'accroche en se développant.

La perle, comme on sait, est le produit d'une humeur particulière et solidifiée de l'huître. Ce suintement précieux est causé, dit-on, par une

maladie du mollusque et l'on raconte que les Chinois, si ingénieux en toutes choses, déterminent cette indisposition féconde en transperçant les huîtres avec de longues épingle. De cette blessure coulerait un liquide qui, se solidifiant, compose la perle au doux éclat. La perle ne serait donc autre chose qu'une sorte de larme arrachée aux douleurs de l'huître. L'huître, à notre avis, n'a pas besoin d'être torturée pour produire la perle. Comme l'escargot sue sa coquille et l'écrevisse sa carapace, elle sue un bijou.

Je n'ai jamais mangé d'huîtres perlières. On les dit beaucoup moins bonnes que les autres. Pour cette raison comme pour plusieurs motifs, je n'imiterai point ce nabab qui, dans un festin fameux, offrit à chaque invité une douzaine d'huîtres à perles complètes. La perle, à qui les Indous prêtent une sorte de vie mystérieuse et de sentiment intime, est un bijou étrange qui devient malade, s'use, se flétrit, s'éteint, se meurt.

Le poivre, le sel : deux compagnons inséparables de la table. Le sel, écrit Vauban dans son travail sur la dime, est une manne dont Dieu a gratifié le genre humain, sur lequel il semble qu'on n'aurait point dû mettre d'impôt, car le sel est un produit tellement abondant qu'on n'a qu'à se baisser pour en prendre.

Le sel, ajoute Levanneur, couvre les vastes plaines et les grands plateaux de l'Asie, se trouve sur le sol en gisements immenses, en bancs solides à l'état de sel gemme, il s'exploite comme la houille, et il suffit de le réduire en poudre pour le livrer au commerce. Les plus célèbres mines sont celles de Elieliska, en Pologne, et de Cordona, en Espagne. L'ouest et le nord de la France possèdent de vastes gisements de sel gemme ; il existe aussi des sources d'eau salée que l'on fait évaporer au moyen du feu. C'est également par la vaporisation que le sel marin s'extraît de nos côtes de la Méditerranée et de l'Océan.

Le sel est plus qu'utile à la santé, il lui est indispensable. Comme le pain, c'est un gage d'alliance et d'hospitalité ; chez beaucoup de peuples, il n'a pas seulement sa place à table, mais il joue un rôle symbolique dans les cérémonies religieuses, il est presque sacré.

Le poivre est aussi excellent pour la santé, quand on l'emploie avec modération. L'arbuste qui le produit ressemble à la vigne, il se rencontre à l'état sauvage ou cultivé dans tout l'archipel indien. Le poivre noir et le poivre blanc ne sont point, comme d'aucuns se le figurent, deux espèces de poivre : le noir est le fruit intact, recouvert de son écorce, tandis que le blanc est le fruit dépouillé de son enveloppe. Quant au « poivre de Cayenne » ce n'est qu'une poudre rougeâtre composée de piments indiens.

Le poivre doit son nom au missionnaire

Pierre Poivre, très versé dans la culture des épices coloniales. Cet homme distingué, devenu intendant général des colonies de la mer des Indes, naquit à Lyon, vers 1719, d'une famille de négociants. Après de brillantes études aux Missions étrangères, il est envoyé en Cochinchine où il multiplie ses savantes recherches. Rappelé en France, il est fait prisonnier par les Anglais, qui coulent son vaisseau.

Pendant l'action, le vaillant missionnaire se bat en héros, il a un bras emporté. Les Anglais l'amènent à Batavia où il reprend avec ardeur ses études botaniques. Rendu à la liberté, il tombe une seconde fois au pouvoir des Anglais qui l'internent à Guernesey où il demeure jusqu'en 1745. Il finit par s'échapper, rentre en France et la mort vient le surprendre au milieu de ses travaux en 1786. On ne se doute guère aujourd'hui que le mot poivre rappelle les éclatants services et la vie aventureuse d'un missionnaire, homme de savoir, d'intelligence et de bien qui servit dignement sa patrie en ouvrant au commerce une ère de prospérité dans nos pays d'outre-mer.

Olives vertes et radis roses, aimables préludes du festin, charmantes bagatelles de la porte : le radis est originaire de la Chine. Vers la fin du Moyen-Age, il fut importé en Europe par le moine Espagnol Bidondo. En 1839, le capitaine Geoffroy dota nos tables et nos jardins d'un délicieux radis blanc qu'il apporta du Cèleste Empire.

Originaire de l'Asie tempérée, l'olivier fut apporté dans les Gaules par les Phocéens, fondateurs de Marseille, 600 ans avant l'ère chrétienne. Sous le doux ciel de Provence, l'olivier prospère à souhait, se répand dans tout le voisinage, passe en Corse, en Espagne, en Italie. L'arbre d'Hercule et de Minerve redoute également les froids du Nord et les chaleurs de la zone torride. La Provence est son Eden comme l'Asie est son berceau. Pour le Midi, l'olive est une richesse. Dans les départements où pousse l'olivier, ce fruit mignon et léger représente un revenu de 30 millions. Sa culture embrasse, dans les Bouches-du-Rhône, plus de 25,000 hectares. Dans la campagne arlésienne, l'olivier à la grâce mélancolique borde les chemins poudreux et fait aux villages ensoleillés une ceinture de légère et pâle verdure.

Abordons, s'il vous plaît, un chapitre (j'allais dire un service) plus substantiel et plus sérieux. Voici le bœuf, roi des champs, hercule et géant des étables, base et richesse de l'alimentation publique. A sa force prodigieuse il joint la patience et la soumission.

L'espèce de nos bœufs semble originaire des climats tempérés. Autant que le froid excessif, les grandes chaleurs les fatiguent. Les bœufs qu'on rencontre au cap de Bonne-Espérance et

dans les chaudes régions de l'Amérique y furent transportés par les Hollandais et les Espagnols. J'aime la placide et pesante majesté du bœuf qu'a chanté Virgile, sa souveraineté débonnaire et sommeillante, jusqu'à ses gros yeux clairs et doux que le vieil Homère prêtait à Junon, reine des dieux.

Lorsque, après une vie de labeur et de joug, le bœuf arrive au bout de son dernier sillon, on l'engraisse et on l'assomme. Sous la massue de l'abattoir il tombe et ne se relève plus. Je me trompe : il se relève, superbe et triomphant, sur nos tables : son apothéose.

L'histoire de la vache, c'est l'histoire du lait, l'histoire du beurre, l'histoire des fromages innombrables qui réjouissent nos desserts ; c'est l'histoire du veau, ressource infinie, que Franklin a si bien nommé une « volaille à quatre pattes ». Comme cette mère des Gracques qui ne voulait d'autre parure que la vertu de ses fils, la vache, oublieuse de son propre mérite, est surtout fière de la gloire de son veau qui a immortalisé Pontoise et Rouen, Caen, Montargis, Evreux, Maintenon !

Le mouton n'est pas un novateur, il cherche les chemins battus où sa timide race piétine depuis cinq mille ans. D'un pas invariable et lent il suit l'antique tradition en jetant un bélement résigné à l'écho de tous les siècles. Son berceau, l'Asie. Qu'on remonte aux temps les plus reculés, on le rencontre partout en Orient, depuis les bords du Nil jusqu'aux rives de l'Indus, jusqu'en Chine ; il n'est pas de conquérant dont le nom illustre soit écrit avec plus d'honneur que celui du mouton. Il est cité avec louange dans la *Genèse*, le *Zend Avesta*, les *Vedas*, le *Chou-King* et autres ouvrages aussi vénérables qu'antiques. Sur les monuments de la vieille Egypte, il figure au milieu d'animaux qui forment pour la postérité une sorte de musée gravé sur la pierre.

Les meilleurs moutons qui apportent leurs côtelettes à Paris viennent de Beauvais, du Cotentin, de la Normandie. Tendu, rôti, braisé, grillé, embroché ; telle est, hélas ! la destinée du mouton débonnaire.

Frêle et charmante créature qu'un coup de vent effraie et que le froid fait mourir, l'agneau est la sensitive des étables. Durant la semaine de Pâques c'est le plat traditionnel, le rôti légendaire, célébré déjà dans les « Capitulaires de Charlemagne ».

Dans les contrées du Nord, en Norvège, en Finlande, en Laponie, la peau blanche et fine, si douce, si chaude de l'agneau pare coquettement le berceau des nouveaux-nés et se conserve ensuite dans la hutte comme une relique de famille.

FULBERT-DUMONTEIL.

(La suite au prochain numéro)

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE FRANCE

L'ANCIEN RÉGIME

PAR CHARLES D'HÉRICAULT

On ne peut permettre aux jeunes filles la lecture de tous les *Mémoires*, si utiles cependant pour compléter l'étude de l'histoire qu'elles ne connaissent d'ordinaire que par des abrégés assez froids. Les anecdotes choisies et rassemblées par M. d'Héricault y suppléeront. Elles forment déjà quatre volumes dont le dernier est sur l'Ancien Régime, commencé sous Henri III, lorsque le peuple crée la nouvelle société religieuse à l'aide de la Ligue, continué sous Henri IV qui établit la nouvelle société civile, et sous Louis XIII, pendant le règne duquel se dessine la nouvelle société politique, tandis que Richelieu fournit à la Royauté le pouvoir personnel, instrument de grandeur comme de décadence. Telles sont du moins les appréciations et les divisions indiquées par l'auteur dans une courte préface, tendant à prouver que c'est le peuple qui est le principal facteur dans la composition de l'Ancien régime.

On peut discuter ces idées, et aussi quelques-unes des sources où il cherche les anecdotes, mais on ne saurait nier que cette façon de présenter l'histoire ne soit fort ingénieuse.

Non seulement nous sommes renseignés sur les hommes et sur les faits, mais encore sur les mœurs et coutumes du temps. Par exemple, nous voyons quel était l'aspect des rues de Paris sous Henri IV, et nous apprenons que la mode des saluts remonte à ce règne. Jusqu'au xvi^e siècle, l'usage d'enlever la coiffure en signe de politesse n'était pas encore adopté, le casque et le chaperon ne permettant guère de se découvrir la tête. Les toques, les bonnets, les chapeaux, qui vinrent ensuite, facilitèrent une habitude qui, à la fin du règne de Henri IV, ne s'imposait encore qu'en présence du Roi et du Dauphin.

Voici de curieux et naïfs détails sur la vie provinciale du temps de Louis XIII : vêtu de cadis et de gros drap, avec des courroies aux souliers, point de perruque, on mange à la cuisine, on n'a qu'un feu, on pétrit le pain; la maîtresse de la maison garnit elle-même la besace de ses valets et les fait partir pour le travail à l'heure dite. On ne connaît ni tapisseries, ni étoffes de soie, point de chaises rembourrées autrement qu'avec de la paille... — Orthographe de Marie de Médicis, dans une lettre

à Philippe III : « Mon sieur le grand-duc de Toscane, - m'a fait savoir la proposition que Vostre Majesté a trouvé bon estre fait par luy au Roy é a moy pour rendre nostre amitié aussi entière et parfette que utile alla Chrestienté é au comun bien de nos courones, etc... » — En revanche nous voyons que les femmes, sous Louis XIV, atteignaient parfois un degré d'instruction bien rare, même chez les *diplômées* de nos jours. Gabrielle de Mortemart, abbesse de Fontevault, parlait et écrivait non seulement l'italien et l'espagnol, mais encore le latin; elle se livrait à l'étude du grec, et, pour lire le Nouveau-Testament dans l'original, prit quelque teinture de la langue hébraïque. — Un joli mot du confesseur de M^{me} de Coulanges, parente et amie de M^{me} de Sévigné, dont la conversation pétillait de mots brillants : « Chaque péché de cette dame est une épigramme ». — Commencements d'un règne fastueux : Louis XIV manquant de draps vers l'époque de la Fronde, de sorte que ses jambes passaient au travers, à nu sur le matelas. La gêne était telle qu'il porta la même robe de chambre en velours fourré de petit gris, hiver et été pendant trois ans. — Les règles de la civilité à la fin du xvii^e siècle : Si une dame vient vous rendre visite chez vous, ceindre votre épée, mettre votre manteau pour aller jusqu'au carrosse de cette visiteuse, la faire descendre, l'introduire, lui offrir un fauteuil, vous asseoir sur une chaise, la reconduire au départ et ne pas vous retirer avant que la voiture se soit éloignée. Ne jamais frapper à une porte, mais y gratter doucement avec l'ongle du petit doigt. Si l'on vous offre un objet, vous déganter pour le prendre. Si quelqu'un, fût-ce un laquais, vient vous parler de la part d'un supérieur, vous lever et recevoir l'envoyé debout, la tête découverte. C'était une faute de joindre au mot monsieur, le nom ou le titre de la personne à qui l'on s'adressait, ou de dire M^{me} une telle en parlant de sa propre femme; il fallait dire simplement : ma femme, mon mari. — Faire une profonde révérence sans parler quand quelqu'un éternue. — Si le Saint-Sacrement vient à passer, descendre de voiture et s'agenouiller.

C'était encore l'usage à la cour et chez les plus grands seigneurs, au commencement du règne de Louis XIV, de manger au même plat. Plus tard on creusa les assiettes afin que l'on pût se servir du potage, sans prendre cuillerée à cuillerée dans le plat, à cause du dégoût que l'on pouvait avoir les uns des autres. — Langage

de précieuse : Allez quérir mon zéphyr (éventail) dans mon précieux (cabinet).

Mot du prince de Conti qui était bossu : Un masque ayant une bosse postiche vient se placer au bal à côté de lui : — Qui êtes-vous, masque ? lui demande-t-il en badinant. — Je suis le prince de Conti. — Son Altesse, sans la plus légère humeur, ôte son masque et dit en souriant : « Voilà comme on se trompe ! Il y a plus de vingt ans que je croyais l'être... »

Nous n'en finirions pas de citer (1).

LES FIANCÉS

PAR MANZONI

C'est une heureuse idée qu'a eue la maison Hachette de publier une traduction abrégée de cet ouvrage, classique, pour ainsi dire, qui, par l'élévation du sujet, la beauté de la forme et l'intérêt saisissant de certains épisodes, mériterait d'être souvent relu, mais que sa longueur condamnait presque toujours jusqu'ici à dormir dans les bibliothèques. Le nombre est médiocre chez nous des gens qui osent aborder un récit en trois volumes. Il est vrai que *les Fiancés* ne sont pas un roman dans le sens ordinaire du mot. Le roman c'est le rapt de la pauvre Lucia par des *bravi*, aux gages d'un indigne seigneur, le vœu téméraire de la jeune fille promettant à Dieu, s'il la ramène vers sa mère, de renoncer à son fiancé, la réunion finale du tisseur de soie Renzo et de celle qu'il aime dans le lazaret où un bon moine relève Lucia de son vœu et la rend au bonheur ; mais tout cela s'entremêle à l'histoire de

(1) *Histoire anecdotique de la France : L'Ancien Régime*, par Charles d'Héricault, un vol. illustré. Bloud et Barral, libraires-éditeurs, 4, rue Madame.

l'état de Milan au XVII^e siècle, à des tableaux admirables de la vie du peuple en Italie, et surtout à la sinistre description de la peste de 1630, qui est un chef-d'œuvre.

A travers ces pages, tour à tour grandioses, émues et familières, court un souffle religieux qui rappelle que l'illustre écrivain Manzoni fut, avant tout, le catholique le plus fervent et le plus éclairé (1).

MON ONCLE D'AMÉRIQUE

PAR MADAME COLOMB

Le sujet de *Mon oncle d'Amérique* est très simple : Mlle Julie Morineau attend, cloîtrée dans ses habitudes de vieille fille, au fond d'une province, l'héritage d'un parent millionnaire dont elle n'a pas entendu parler depuis qu'il a fait fortune dans le Nouveau-Monde. Au lieu d'argent, c'est une orpheline pauvre qui lui tombe des nues à l'improviste, mais de fait aucun trésor ne pourrait entrer en comparaison avec le bonheur qu'apporte cette enfant au foyer solitaire de sa digne parente ; peu d'événements, mais des portraits bien tracés, une étude très juste des mœurs bourgeoises d'une petite ville, un heureux contraste de bonnes figures provinciales, opposées au type énergique et séduisant de la jeune Lucette. *Mon oncle d'Amérique* mérite de prendre place parmi les meilleurs ouvrages de M^{me} Colomb, qui compte déjà tant de succès (2).

TH. BENTZON.

(1) *Les Fiancés*, par Manzoni, édition abrégée et illustrée, 4 francs ; librairie Hachette, 79, boulevard St-Germain.

(2) *Mon oncle d'Amérique*, par M^{me} Colomb, 1 vol. illustré 4 fr. ; librairie Hachette, 79, boul. St-Germain.

ATLAS DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET HISTORIQUE

Renfermant 48 cartes à l'usage des classes

PAR

LE COLONEL NIOX

Professeur à l'École supérieure de guerre

EUGÈNE DARCY

Professeur d'histoire au Lycée Louis-le-Grand

Cet Atlas, dont le prix est sensiblement inférieur à celui des autres atlas similaires, est très particulièrement approprié à nos programmes de géographie et d'histoire. Il convient à l'enseignement secondaire des jeunes filles et à toute personne qui désire se rendre compte, sans longues recherches et sans études spéciales, des événements politiques de notre temps et des progrès de la civilisation et du commerce dans toutes les parties du monde.

Pour les cartes historiques, les auteurs ont cherché surtout l'exactitude, la clarté et la simplicité. Ils ont éliminé de parti pris les noms inutiles ou d'importance minime, qui surchargent une carte et déroutent, sans les instruire, ceux qui doivent la consulter. Des cartons, joints aux cartes principales, permettent de suivre les modifications successives qui ont été apportées à la délimitation des États.

Nous pourrions dire de l'ouvrage de M. le colonel Niox que c'est un Atlas français, pensé en français ; c'est-à-dire qu'on s'est efforcé de lui donner les qualités de netteté, de clarté et de précision qui sont la marque de fabrique française et qui montrent la supériorité de nos productions scientifiques et littéraires. — Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris. In-4^e, relié toile : 7 fr. 50.

RÊVEUSE

(SUITE ET FIN)



Le dimanche est un jour ennuyeux, déclare Thérèse; on passe son temps à s'attendre les uns les autres. Christine! crie-t-elle à travers la cage de l'escalier.

Christine assise dans sa chambre, devant son bureau, écrit rapidement sur un cahier, son confident :

« Voici l'hiver, et le soleil s'en va... le soleil c'est toute ma vie. Les réunions ternes du dimanche soir vont reprendre avec les petites Hanriaut... on y parlote bien gentiment; moi je refoule tous mes enthousiasmes, tous les sujets qui me plaisent. C'est affreusement banal et ennuyeux. Et pourtant! pourtant je sais que tous ici m'aiment, et je les aime, mais je trouve notre existence monotone! Mon Dieu! ne viendrez-vous donc pas à mon aide! je désire le bien... je le cherche! Quand donc pourrai-je, sans être taxée d'exaltation, m'épancher sans crainte, et dire les fantaisies qui me traversent l'esprit, les impressions violentes qui agitent mon âme? Mes parents sont excellents, mais... mais... alors?

Avec un de ces revirements qui lui sont familiers, elle déchire la page, la jette au feu, et se dit à elle-même : « ...Ils ont raison... Cependant est-ce donc ma faute si je suis ainsi faite? »

— Christine, dit Thérèse qui vient de monter l'escalier quatre à quatre, arrive donc, on va au moulin.

Résignée, sa sœur la suit. On a, en effet, organisé une grande marche en bande, et on a même quelques ânes comme montures. Les six petites Hanriaut sont ravies, rangées contre le mur; Juliette Lemire étreinte pour cette occasion une robe de drap feuille morte soutachée qui a vraiment beaucoup de cachet. M^{me} Botrel jette un regard plus tendre que de coutume à Christine; elle lit sur son visage un secret ennui. Comment donc réjouir cette jeune âme, calmer cette imagination trop ardente, gagner ce cœur trop fermé? Son père a-t-il raison? la vie réelle avec un compagnon bien choisi

la ramènera-t-elle au calme et à l'appréciation juste de toute chose? Peut-être!

Va Christine, sous le regard maternel, tu ne sais pas que la destinée t'attend au bord du chemin..

On suit la rivière toute murmurante, avec des rires joyeux provoqués par les Aliboron assez rétifs. L'un d'eux, qui a nom *Dominique*, refuse énergiquement d'avancer si quelqu'un ne court pas devant lui, et c'est le petit Marc qui est chargé d'entretenir son ardeur.

Le moulin est dans un endroit charmant. La vieille maison rongée par le temps est penchée sur le bord de l'eau, et la roue en bois, toute moussue, tourne en égrenant ses gouttes d'eau avec un bruit de cascade perpétuelle tandis qu'à l'intérieur la sourde trépidation fait trembler les murs et que, dans un nuage blanc épais, au milieu d'une saine et forte odeur de farine fraîche moulue, s'agitent les meuniers affairés.

En bas, c'est une auberge campagnarde adossée contre le moulin, et où l'on doit goûter. Le ciel est couvert, mais le temps doux. On s'installe dans le jardin dépouillé, sur des tables de bois vermoulu. Deux visiteurs ont précédé la joyeuse bande de jeunesse, deux messieurs qui ont voulu, eux aussi, profiter d'une dernière illusion de beau temps.

— Eh! mais... l'un d'eux est René, déclare Marc, et l'autre?...

L'autre, quelqu'un l'a reconnu, mais ne dira point son nom. L'autre c'est Paul Rivoyre, et celle qui l'a deviné, Christine.

— Nous sommes exacts, dit René.

Puis pour expliquer leur venue :

— J'avais dans les jambes quatre lieues à dérouler, mais les dérouler seul m'effrayait; j'ai fait signe à mon ami, et depuis ce matin nous arpentons le terrain. Nous sommes encore arrivés les premiers.

M^{me} Botrel est en proie à une indicible anxiété. Quant à Christine, la pensée même d'un plan combiné ne lui vient pas à l'esprit.

La rivière aux eaux vertes reflète les peupliers dépouillés; un rayon de soleil mystérieux s'échappe des nuages et éclaire la campagne silencieuse, il y a comme un assoupissement des choses; les oiseaux ne chantent plus, et la roue du moulin tourne, tourne, avec son bruit régulier et berceur. Christine est envahie par une sorte de repos poétique; à son côté est celui qu'elle a choisi; elle se sent doucement

heureuse, songe à son aise, et ne se doute point de l'émotion de sa mère.

Elle ne remarque rien du goûter joyeux, des exploits de Marc qui s'est assis dans le fromage... elle rit cependant, quand on rit, mais sans bruit, toute à ses pensées, et c'est avec élan qu'elle accepte le bras de Paul Rivoyre pour le reste de la promenade, tandis que près d'elle, sa mère, troublée, entame la conversation sur le paysage.

— Il y a des sites qui s'harmonisent si bien avec nos impressions, répond le jeune homme, qu'ils se gravent à jamais dans notre mémoire.

— C'est vrai, dit Christine, mais je ne connais bien que nos environs et ma vie a été trop calme pour donner une âme à la nature.

— Tu en jouis infiniment, dit sa mère.

— Quand on aime vraiment la campagne, on peut être heureux, un jour entier, avec un coin de ciel entrevu ou un champ de blé frémissant, reprend Paul Rivoyre.

Ils causent ainsi tous trois, Christine écoute avec charme les paroles de son compagnon. Mais au bout de quelque temps, Jean Gaypreydour tire M^{me} Botrel par la manche et lui dit d'un ton fâché :

— Laissez-les seuls, ma bonne amie, laissez-les ! rien qu'à deux pas devant vous !

Et elle obéit.

Peu à peu, la conversation s'anime entre les jeunes gens ; ils parlent d'art, et pas un sujet ne prête plus aux confidences déguisées, car la façon dont chacun comprend l'art dévoile l'idéal rêvé.

— Il y a des jours où l'on ne vibre pas, où l'on ne fait rien qui vaille, dit Paul Rivoyre.

Christine ressent cela si souvent ! — Il saurait donc comprendre les lassitudes morales, les tristesses sans raison, parce que le ciel s'est voilé ?

Aussi la route du retour a-t-elle paru courte...

Christine rayonne ; Jean Gaypreydour déclare qu'il a envie de gambader, Thérèse lui pousse le coude et lui dit : « J'ai deviné ! »

M^{me} Botrel, après une nouvelle conférence favorable avec son mari, se décide à prévenir le lendemain même sa fille aînée. Au moment du coucher elle lui demande :

— Veux-tu venir demain matin à la messe avec moi, Christine ?

— Oui, mère, répond-elle. Oh ! bien volontiers.

Il y a à peine quelques fidèles dans le sanctuaire du village à cette heure matinale. C'est une ancienne église abbatiale avec des arceaux et des colonnettes gothiques, des clefs de voûte étranges et d'antiques pierres tombales. L'ensemble de l'édifice, assez mal restauré cependant, a encore beaucoup de caractère.

Une vague odeur d'encens et d'humidité remplit la nef. Au chœur, le curé dit la messe basse, assisté d'un gamin fort remuant. Un rayon de soleil pâle perce à travers les vitraux bleus, et se joue en reflets azurés sur les dalles blanches et brillantes. Un énorme bouquet de chrysanthèmes tardifs aux pétales éplorés se fane devant la statue de la Vierge. Le plus grand calme règne dans la maison de Dieu, et M^{me} Botrel est plongée dans la prière. Le front caché dans ses mains, toute communication avec l'extérieur interrompue, elle est absorbée dans ses supplications ardentes. Il se fait en elle ce rare et grand silence de l'âme dont parle Bossuet, où l'on se quitte soi-même, où l'on s'oublie, où les choses apparaissent à leur juste valeur, où il ne leur reste plus, en un fugitif instant, que la valeur spirituelle et morale. — Il semble alors que les désirs s'élargissent et s'élèvent, que la demande personnelle ne soit plus qu'une question infime, et que le bonheur même des siens n'existe qu'au point de vue divin.

La mère prie ainsi, demandant au Seigneur le bien, la connaissance de la tâche assignée à l'âme fragile de sa Christine, et arrivant à la plus haute expression de l'amour maternel, M^{re} Botrel désire qu'elle soit bonne et utile avant même d'être heureuse ; puis craignant de proférer une parole imprudente et avec l'angoisse tendre qui veut éviter l'épreuve à l'être bien-aimé, elle sollicite avec passion le bonheur de cette chère créature même aux dépens de ses joies à elle, puisqu'il faut souffrir.

En sortant de l'église, M^{me} Botrel a conservé sur son visage comme un reflet de sa prière, et dans ses yeux une profonde sérénité intime toute de foi et d'abandon. Elle pose son bras sur celui de sa fille, et la guidant, prend le chemin des écoliers, un sentier à travers la campagne. L'horizon plat s'étend autour d'elles, les champs n'ont plus de parure, les grosses mottes de terre brunes coupent seules la monotonie des prés à l'herbe courte et jaunâtre. M^{me} Botrel affermit sa voix, et dit à Christine avec bonté :

— Tu sais combien nous t'aimons, mon enfant ?

— Certes oui, répond la jeune fille.

— Le temps de t'établir est venu, reprend M^{me} Botrel avec cette sensation pénible d'un resserrement de la gorge qui accompagne les fortes émotions.

Christine se tait, attendant une nouvelle agréable.

Nouveau silence. La mère fort agitée, fixe obstinément, mais sans rien voir, la silhouette d'une tourelle Louis XIII à l'horizon. Puis elle continue :

— Nous avons trouvé, je crois, un homme d'intelligence et de cœur, un brave garçon...

Christine, sans répondre, marche la tête baissée, et regarde attentivement le sol.

— Tu t'attendais un peu à ma confiance, je suppose ? dit M^{me} Botrel.

Christine la souhaitait depuis longtemps, mais elle craint cependant de se trahir, et fait un vague signe d'acquiescement.

— Tu avais deviné, hier, n'est-ce pas ? — Je m'en doutais. Cette entrevue définitive...

Le sourire disparaît sur les lèvres de Christine, elle a sans doute mal entendu et elle répète à voix basse :

— Une entrevue ! c'était une entrevue !

— Malgré toutes nos combinaisons, tu as compris. Mais je crois que M. Paul Rivoyre ne doit point te déplaire ?

La jeune fille ne répond pas.

Il était donc venu l'examiner à une banale rencontre ! — Depuis qu'il la connaissait, il la considérait comme un parti ! Ah ! tous les pauvres rêves de Christine, l'âme sœur reconnue, la même sympathie éprouvée !... Quelle erreur ! Comme elle s'était cruellement trompée ! Tout cela était convenu, arrangé : première, seconde, troisième entrevue. C'était un homme d'intérêt, un prudent qui calculait sagement ses affaires, un vulgaire qui cherchait à se marier banalement, suivant l'usage établi !... — Elle crispe ses mains sans parler et presse le pas.

— Christine ! dit doucement sa mère qui s'effraye de l'expression rigide de son visage, si ce jeune homme te déplaît, ne te tourmente pas, mon enfant, ma fille chérie !

— Me tourmenter ? oh ! c'est fini, réplique Christine avec dureté en passant sa main sur son front, comme pour en chasser quelque chose. — M. Rivoyre ne me plaît pas, — voilà tout, ajoute-t-elle avec sécheresse.

— J'avais cependant cru hier, mon enfant, que tu n'étais point indifférente...

— Il y a, maman, une différence totale entre un cavalier et un mari, et M. Rivoyre n'est qu'un cavalier, un artiste amateur ! fait-elle avec une certaine amertume.

Elles sont arrivées, en causant, à l'enclos d'un jardinier. Christine donne un petit coup sec dans la porte en treillage, et elles traversent rapidement les plantations d'arbustes vivaces et de rosiers flétris.

— Tu m'étonnes beaucoup, reprend M^{me} Botrel. Tu semblais prendre plaisir à causer avec lui.

— Oh ! maman, peux-tu donc, toi aussi, donner une portée à une conversation en l'air ? — Est-ce ainsi qu'on peut se connaître... et s'aimer ! ajoute-t-elle avec tristesse. — Et puis, après dix entrevues semblables, les familles ayant tout réglé, tout prévu... s'épouser, s'unir pour la vie !

— Rien ne force à hâter les choses, ma chérie, mais il faut à tout un commencement, n'est-ce pas ? dans le mariage comme ailleurs.

— Je sais bien, fit Christine avec véhémence ; l'honorabilité des familles ! les convenances, l'apport, l'âge, les espérances... et la sympathie ensuite ! tout cela est laid et je ne veux point me marier ainsi.

— Christine ! réplique M^{me} Botrel avec reproche.

— Non, non, non. Mère, laisse-moi !

Et comme elles approchent de la maison, la jeune fille la quitte, se met à courir devant, coupe à travers le jardin, monte dans sa chambre, et tombant assise sur une chaise basse, en appuyant sa tête sur la table.

— Oh ! s'écrie-t-elle, j'ai tant de chagrin ! Tout s'est envolé : rêve et bonheur !

Paul Rivoyre un prétendant ordinaire furtivement introduit dans la famille pour la gagner ! et le mariage devenu une simple affaire !... Tous les livres étaient menteurs ! Ne racontaient-ils pas des histoires d'unions d'âmes et de cœurs, de sympathies soudaines ? et Christine pleure. Elle a en elle une source de larmes profonde et longtemps refoulée ; toutes ses peines inavouées, ses heurts imperceptibles, ses susceptibilités naïves lui reviennent pour la faire étrangement souffrir, et seule, se montant l'imagination, elle pense :

— Si la vie ne vaut pas mieux, est-ce donc la peine de vivre ?

Plusieurs fois, M^{me} Botrel vient écouter ses sanglots à la porte ; elle a une envie folle d'entrer, de prendre son aînée dans ses bras, et de la caresser comme aux jours de sa petite enfance, mais elle trouve qu'il faut laisser passer cette première violence et attendre le calme pour la raisonner.

M. Botrel qui est très bon et très droit, mais qui a le jugement sûr et pratique, est mécontent de la conduite de Christine.

— Ah ! Gina, dit-il, comme tu avais raison de t'inquiéter. — C'est une jolie rêveuse, notre fille ! elle a besoin de redescendre du ciel sur la terre. — Voilà qui ne me plaît guère. — Que Paul Rivoyre ne soit pas à son goût, cela ne se commande pas. Mais qu'il lui faille un paladin de tournoi, l'Amadis des Gaules, un roman de chevalerie au complet, je ne l'admets pas et compte bien lui exprimer ma façon de penser...

— Pas maintenant, répond sa femme, qui sait fort bien que les mécontentements si rares de son mari ont des explosions assez dures. Tu la froisserais sans résultat.

— Allons, Gina, maintenant que je suis de ton avis, tu vas me contredire !

— Non pas, mais attends un peu. J'attends bien, moi.

— Ma chère femme, tu as tort ; il est certain

cas où les parents doivent se montrer un peu fermes, et même si je froisse ma fille, je pourrai me rendre la justice d'agir pour son bien. — Va donc la chercher, Gina.

— Oh ! pas d'appareil, dit-elle avec instance.

— Tu ne veux pas ? alors, j'irai moi-même.

— Modère-toi, Marcel, tu sais comme elle est impressionnable.

— Rassure-toi, répond-il en souriant, et il se dirige d'un pas lent vers la chambre de Christine ; il ouvre la porte et reste un instant sur le seuil, M^{me} Botrel le suit avec émotion.

La jeune fille se lève ; elle est très pâle.

— Tu as repoussé, mon enfant, la proposition dont t'a parlé ta mère, lui demande M. Botrel en la faisant se rasseoir et en se plaçant près d'elle ; pourquoi ?

Christine pâlit encore un peu plus.

— Pourquoi voulez-vous donc me marier ? dit-elle avec effort.

— Nous croyons satisfaire ton inclination, ma fille. Mais, dis moi, que reproches-tu à Paul Rivoyre ? Tu supposes bien que nous n'avons pas agi à la légère, sans renseignements, sans réflexions, sans certitude ; d'ailleurs il te paraissait sympathique.

— Je ne doute pas de vous.

— Ton parrain nous a fourni de grandes garanties. Il est intelligent, il a de l'avenir, il est même musicien...

— Ce n'est pas ainsi que je comprends le mariage, répond-elle.

— Et comment donc... à la Juliette ? une échelle de soie, un balcon, et frère Laurent ? dit-il avec une mordante ironie. Puis, sous un regard de sa femme, se maîtrisant enfin :

— Ma pauvre enfant, où donc as-tu puisé des idées aussi romanesques ?

— Je suis encore jeune, mon père, dit doucement Christine.

— Tu veux un inconnu ? A sa vue, tu diras : C'est celui-là ! — Et ceux-là, mon enfant, ne sont souvent que des aventuriers dont l'imagination fait des héros ; ou tout au moins, ils ont les défauts que nous avons tous... et leur aurole tombe vite.

Christine, sans répondre, tourne lentement dans ses mains une pelote de laine qu'elle a machinalement saisie.

— Le bonheur et la tendresse peuvent aller avec la prudence, crois-moi, reprend son père.

— La prudence outrée entrave les impressions du cœur, je le crains, dit Christine qui est ensuite confuse de sa hardiesse.

— Ce sont de fausses théories, ma fille, nous devons les combattre. Comment donc ici, au milieu de nous, t'es-tu forgé un faux idéal ? Tu ne te marieras jamais, Christine, sans que j'aie tout vérifié chez l'élu de ton cœur, sans que les usages vulgaires n'aient été acceptés.

Tu nous es trop chère pour que nous ne te défendions pas.

Et comme sa fille ne répond rien, il se penche vers elle pour lui dire :

— Tu reconnaîtras d'ici peu que tu t'es trompée... Puis il s'éloigne. M^{me} Botrel s'approche de Christine et l'embrasse.

— Réfléchis, mon enfant chérie ! fit-elle.

Après ces explications, la jeune fille se sent brisée, et ne peut guère recueillir ses idées. Toutes ces vérités, même prononcées par la bouche vénérée de son père, la révoltent.

M. Botrel dit à sa femme en la retrouvant :

— J'avais cru qu'il lui plairait...

— Et moi, je crois qu'elle l'aime, répondit-elle.

Les jours qui suivent sont mornes. M. Botrel est grave et ne parle guère ; il avait peu à peu caressé l'idée de ce mariage, et il trouve ridicules les objections que présente sa fille. — Celle-ci, abattue, désolée, se livrant en elle-même un rude combat, ne mange guère et pleure souvent. — Ses yeux sont fatigués et entourés d'un cercle bleuâtre. M^{me} Botrel la suit avec une perspicacité douloureuse ; elle devine tout, le roman construit, la folie qui l'a repoussé et le regret d'avoir renoncé. Elle sent que le travail intérieur est nécessaire, et entourant Christine de tendresse, la laisse cependant livrée à ses tristesses. Elle prie, la mère, toujours et sans cesse, lançant vers Dieu un grand cri d'appel qui ne sera pas vain. — Thérèse sait un peu la situation, et se montre bonne et pleine de tact. La maison est silencieuse, les habitants préoccupés.

Et les jours passent ainsi uniformes, amenant une visite de Juliette Lemire avec laquelle on va grimacer au salon, une irruption des petites Hanriaut dont la nature simple et cordiale est distrayante, et force à sortir de soi-même. Christine a la migraine continuellement ; il lui semble qu'on a profané ses illusions, ses aspirations intimes, et quand, larmoyante, elle s'agenouille, c'est pour raconter ses souffrances au Seigneur, et croire avec un naïf égoïsme que nulles peines n'égaleront les siennes.

Pas un mot ne fait allusion chez sa mère à leurs précédentes conversations, elle veut laisser sa fille libre et sent qu'elle traverse une crise contre laquelle les raisonnements n'auraient point de portée. Christine se trouve bien à plaindre et est parfois comme désespérée ; elle devine cependant autour d'elle des affections sûres, chaudes, silencieuses qui l'entourent, et peu à peu, elle en est plus touchée qu'avant ; jusqu'à Thérèse qui, sans parler, lui semble plus tendre...

Jean Gaypreydour est revenu. Il est mélan-

colique lui aussi et a fermé ses cahiers. Il ne compose plus, il est en découragement. C'est un timide, qui se reproche amèrement d'avoir apporté le trouble chez ceux qu'il aime tant.

Gina, sensible à ses scrupules, veut le consoler.

— Non, répond-il, j'ai été un maladroit, je me suis trop hâté... c'était le rêve de ma vie et j'ai voulu le saisir trop vite. J'ai agité cette pauvre petite fille que j'aime comme mienne et voilà, ma bonne amie, mon cher Marcel, que je vous ai causé des soucis ; — moi qui venais chercher ici ce grand repos moral de la famille, ce spectacle fortifiant de l'union des cœurs ! Ah ! nous sommes des enfants, nous autres artistes, nous suivons l'impression. Et mon pauvre Paul ! Je lui ai dit qu'on réfléchissait, mais il faudra bien pourtant s'expliquer.

Le parrain enfonce ses mains avec effacement dans ses épais cheveux blancs. Gina, très anxieuse elle-même, ne veut cependant pas laisser se désoler le vieil ami.

— Tout se calmera, dit-elle. Notre Christine trouvera peut-être dans cette épreuve l'énergie qu'elle n'avait pas. Je l'espère, et vous ferez, la joie revenue, une belle hymne à la douleur.

— Dieu vous exauce ! soupire-t-il. Puis se penchant sur le palier où il a reconduit M^{me} Botrel : « L'entendez-vous ? »

Christine joue au piano avec une expression déchirante un impromptu de Chopin.

— Ah ! votre musique, cela ne lui vaut rien, dit la mère en le quittant.

— Grondez-moi ! répond avec humilité M. Gayprey dour.

Christine est debout devant la fenêtre, la neige tombe serrée comme de petits papillons, le ciel est cuivré, le jardin poudré à frimas, les feuilles semblent duvetées de cygne, mais la pauvre fille ne remarque rien ; elle est tout au chagrin de son cœur. Il y a plus d'un mois qu'elle a refusé Paul Rivoyre comme époux, trouvant qu'il avait mal agi : il ne devait pas s'introduire en prétendant, et l'étudier traîtreusement. Et depuis lors, elle se sent de plus en plus découragée. Il lui plaisait cependant, et par quelle folie l'a-t-elle donc repoussé ? Qu'attendait-elle, et pour quel rêve sans forme l'a-t-elle dédaigné ? quelle chimère poursuivait-elle ainsi ?

Une tristesse sans nom l'envahit ; les doutes les plus douloureux l'assiègent. Chacun a son but assigné ici-bas, sa voie marquée. Serait-il donc possible qu'elle, qui désirait si ardemment rendre sa vie aimable et bonne, ait passé, par un caprice imaginatif, à côté de son chemin ? A-t-elle donc dédaigné la route bien battue qui s'offrait à elle pour chercher quelque

sentier ombragé et mystérieux, ou hardi et abrupt conduisant aux cimes dangereuses, pour s'égarer dans un dédale sans issue ? — C'est encore cette pensée qui lui est le plus pénible. — Puis, se reportant à sa famille : — « Je les ai attristés, peiné, et pourquoi ? — J'ai refusé de mon plein gré... »

Et ainsi songeant, Christine regarde toujours tomber la neige fine, froide et serrée. Elle se représente ceux qui grelottent, qui errent sans asile. Sur la route passe en courant une fillette qui travaille à la fabrique. Elle est vêtue d'une mince robe d'alpaga noir, sa tête est enveloppée d'un fichu de laine bleue, elle a enroulé ses mains dans son tablier, et se dirige vers la maison, l'air désolé, tout en frissonnant. Elle sonne à la grille fièvreusement, et piétine sur la neige en attendant qu'on lui ouvre, puis pénètre comme une flèche dans le vestibule en demandant M^{me} Botrel.

— Madame est à Paris, répond la domestique.

— Hélas ! dit l'enfant, c'est la mère, la mère qui se meurt ! Elle a été prise dans un engrenage, et je venais chercher Madame.

— Las, mon Dieu ! las, mon Dieu ! le pauvre monde ! dit la vieille servante. Je vas t'accompagner, ma petite Aimée, quoique je ne sois guère vive.

Mais Christine a entendu ; rapidement elle met son chapeau.

— J'y vais moi, j'y vais ! dit-elle d'une voix émue.

La vieille femme de chambre la regarde étonnée : n'a-t-elle pas, le matin, prétexté des névralgies pour ne point suivre sa mère à Paris ?

N'importe, il faut se hâter !

Elles s'en vont, à pas pressés, sous la neige ; le tourbillon est si fort qu'elles ont dû fermer leur parapluie. La vieille porte un panier avec un flacon de vieux cognac ; quant à Christine, la tête baissée, le visage fouetté par la tourmente, elle marche serrant contre sa poitrine des bandes à pansement qu'elle a prises dans la pharmacie de sa mère. Elle voudrait voler ! la froidure la laisse indifférente, elle ne pense qu'à cette malheureuse qui les attend, et éprouve une sorte de soulagement à s'oublier elle-même.

— Nous y voilà ! dit la fillette.

Elles entrent dans une cour où la neige foule et salie a fait une sorte de boue épaisse. Au fond, elles traversent un corridor et arrivent devant un escalier aussi roide qu'une échelle de meunier ; deux cordes servent de rampes.

Sur le palier, les voisins bruyamment se lamentent, car la maison est une cité ouvrière où tout le monde se connaît.

— Le médecin est arrivé, dit l'une d'elles.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demande la petite

Aimée en secouant ses vêtements couverts de neige.

— Rien de bon, ma pauvre !

La fillette entre, précédant Christine.

Dans une pièce basse, lambrissée, sur un lit de fer, est étendue la mère; la figure a la pâleur de la cire, les yeux sont atones. Elle ne reconnaît personne; la machine l'a prise et broyée au passage comme un grain de blé.

Il ne reste plus rien de cette créature qu'un corps mutilé et un léger souffle. — Le médecin est penché vers elle.

— Il faut quelqu'un pour m'aider au pansement, fit-il.

Les voisines s'écartent du lit à la vue de Christine, et celle-ci un peu tremblante, domptant la nature qui se révolte à ce spectacle douloureux, s'avance et montre ses bandes fines.

— C'est cela, dit le docteur qui, tout absorbé, ne reconnaît pas M^{me} Botrel.

— Pouvez-vous soutenir un peu le bras ?

La jeune fille ferme à demi les yeux puis, résolument et non sans précaution, soulève ce pauvre membre fracassé.

— Ah ! tu voulais de l'héroïsme, songe-t-elle, eh ! bien, en voilà, et tu trembles maintenant ?

La petite Aimée a allumé le fourneau, et s'occupe de faire chauffer l'eau que le médecin réclame. De temps en temps, la blessée pousse un sourd gémissement, Christine est émue jusqu'au fond du cœur.

Puis on entend dans l'escalier un grand bruit de sabots. Ce sont les trois petits garçons qui rentrent de l'école et restent là tout effarés. Le plus jeune appelle sa mère dont les plaintes régulières résonnent seules.

Le médecin a terminé sa tâche, Christine l'a bien aidé, non sans se sentir plusieurs fois sur le point de défaillir.

— Il faudrait, Madame, songer à l'âme, dit-il en s'adressant à elle.

Puis se redressant et la reconnaissant :

— M^{me} Christine ! ah !... vous êtes un bon auxiliaire. Venez avec moi maintenant, car le soir arrive. Nous passerons au presbytère.

Et comme Christine veut demeurer :

— Non, votre famille s'inquiéterait, la nuit descend.

Il fait quelques recommandations aux voisines, à la fillette qui s'occupe de la malade, des petits frères et de la soupe (car chez les pauvres, la vie ne laisse pas de loisirs à la douleur) et s'éloigne en emmenant M^{me} Botrel.

— Il ne faut pas trop d'héroïsme, lui dit-il amicalement.

Et elle sourit doucement. — « Il ne faut rien de trop, même dans la perfection ! » ajoute-t-il.

Comme vieux médecin des Botrel, il l'invite à monter dans sa voiture avec sa femme de chambre. — La neige tombe encore, Christine

ne sent plus le froid, et quand elle rentre à la maison paternelle, elle a une impression de bien-être nouveau, de joie inattendue.

Il semble, en vérité, qu'elle ait perdu ses chagrins en route.

Sa mère et sa sœur sont rentrées; elle va vers elles, les embrasse avec effusion, puis s'asseyant au coin du feu, sur une chaise basse :

— La bonne flambée ! dit-elle, et elle raconte son expédition.

— Tu as eu une bonne inspiration en refusant de nous accompagner, mon enfant, dit M^{me} Botrel.

— Oh ! oui, mère, une vraie inspiration, fit Christine avec chaleur. Et elle se reprend à songer à ces pauvres, à cette dure vie de la petite Aimée, à ce labeur sans fin, à cette jeunesse décolorée... Elle pense ainsi, et le soir, quand elle est seule, dans sa chambre, agenouillée pour la prière : « Mon Dieu ! dit-elle avec élan, que j'ai été folle et ingrate ! »

Elle se couche rassérénée; le trouble a fui, on dirait qu'un voile est tombé de ses yeux, et qu'elle découvre tout autour d'elle les personnes et les choses.

Gina a deviné et ce soir-là, elle aussi, la mère qui a tant souffert des souffrances de son enfant, goûte un grand calme et une grande espérance.

Les jours suivants, M^{me} Botrel accompagne Christine près de la malade; elle la laisse agir, car la jeune fille a comme une soif ardente de se dévouer et de se mettre face à face avec les terribles réalités de la souffrance et de la pauvreté.

Les pauvres entre eux ne se dissimulent point la vérité, et quand la malheureuse dit qu'elle va mourir, ses amies ne la contredisent pas. — Ce sont ses enfants qui la préoccupent. M^{me} Botrel lui promet de s'en charger, alors elle se montre très résignée et s'en va vers Dieu avec une sorte de repos anticipé. Elle s'éteint paisiblement après quinze jours de souffrances. Christine prie près de son chevet avec la petite Aimée, et elle prie de toute son âme. Elle a puisé dans ce pauvre intérieur une foi nouvelle, et a compris l'humble renoncement quotidien jusqu'alors dédaigné.

Elle est sortie d'elle-même de son absorption trop personnelle afin de s'occuper des autres, et rien n'est meilleur pour adoucir la peine.

Ces jours au chevet de la malade ont calmé son imagination trop emportée, son cœur trop ardent; — de nouvelles pensées lui viennent qui, sans bruit, font leur chemin, et peu à peu, Christine sent fuir son morne chagrin, ses lassitudes, ses défaillances morales.

Elle ne révèle à personne son changement

d'âme », et s'étonne de redevenir confiante en l'avenir. A vingt ans, on ne porte pas longtemps le poids d'une souffrance qui n'est pas sans remède.

Et maintenant, Christine ne veut-elle pas marcher en avant, sans plus regarder en arrière? — Ne doit-elle pas se contenter du présent? — Elle l'a bien juré à Dieu et à elle-même... Le devoir suffit. Et cependant, si Paul Rivoyre n'était pas parti trop loin?... si elle pouvait le rappeler et lui dire : « Je tâcherai d'être une bonne petite femme! »

Oh! comme elle le dirait de grand cœur, et ils seraient tous si contents!

Mais non, en vérité, il serait trop facile de pouvoir ainsi recommencer! Allons, Christine, le devoir suffit!

Noël! Noël! Noël!

— Je mets mes souliers dans la cheminée, déclare Marc; je veux une toupie à musique!

— Et qui plus est, mon garçon, nous les mettons tous, répond René.

— C'est parfait, dit Thérèse, mais avant ou après la messe de minuit?

— Pendant! c'est alors que l'Enfant Jésus fait sa tournée, répond René.

Dans la nuit claire, le long de la route du village à l'église, de petits falots mouvants brillent comme des feux-follets; ce sont les lanternes des bonnes gens qui s'en vont à la messe de minuit.

La famille Botrel est au complet. Christine marche près de sa mère, donnant le bras à René. Les soucis sont oubliés, et il semble que pour cette fête divine les cœurs se soient rapprochés. Christine, par un besoin impérieux de sa nature craintive, a gardé pour elle le nouveau secret de sa vie intime, comme dans toutes les transformations d'âme qui se passent entre Dieu et soi.

— Je n'ai jamais trouvé un Noël plus doux, dit-elle à mi-voix, en s'adressant à sa mère.

— C'est la fête des bonnes volontés, dit M^{me} Botrel, et tous, plus ou moins, nous n'avons guère que cela. Puis, se reportant aux jours anciens : Cette chère fête de Noël est pour moi d'un cruel souvenir, — et comme Christine se rapproche — mon père mourut ce jour-là, subitement... ce malheur pesa sur toute mon enfance et ma jeunesse.

— Tu as souffert, mère? demande Christine avec tendresse.

— Beaucoup! mais c'est fini maintenant.

Ils entrent à l'église; derrière eux vient la petite Aimée dans ses habits de deuil, avec une gravité précoce de jeune maman, conduisant ses jeunes frères.

Après la cérémonie pleine d'allégresse, et cette union divine des âmes dans le mystère du Christ-Enfant, la foule recueillie se disperse.

Les Botrel sortent à leur tour. La physionomie rayonnante, Christine saisit le bras de sa mère et M. Botrel fait signe aux autres de les laisser seules.

— Mère, dit Christine, j'éprouve comme un besoin de te conter mes vieux péchés, de te dire que j'ai dû te causer de la peine, mais qu'à présent, Christine la *réceuse* est morte, et qu'il ne reste qu'une pauvre petite âme qui veut le bien et te demande ton aide.

— Ma bien-aimée enfant, répond M^{me} Botrel avec émotion. Il y a longtemps que j'attends ce jour. Je craignais tant pour toi une vie manquée, stérile, pleine de fausses douleurs d'imagination...

— Tu savais?

— Tout, dit la mère, je te suivais pas à pas, et quand tu souffrais, je souffrais. La réalité te bouleversait.

— Oh! maintenant, je sais que la vie est belle et bonne quand même. Ce n'est pas sans réflexions, sans prières, sans larmes que j'ai trouvé cela... mais ce travail lent, inconscient, douloureux, de mon âme, je te le dois, répond-elle avec tendresse.

— A Dieu, mon enfant, tout d'abord et toujours. Puis elle ajouta : Te souviens-tu d'un retour de messe ensemble?

— Oh! oui, fit la jeune fille avec embarras, pourquoi rappelles-tu mes sottises passées?

Et un nouveau regret poignant lui vint encore d'avoir refusé Paul Rivoyre.

— Oui, mon enfant, c'est une sottise de la vieille Christine, une sottise qui a brisé un cœur!

— Oh! mère, dit-elle suppliante, les yeux pleins de larmes.

— Il te déplaisait donc bien, ce prétendu bal!

— Oh! mère.

— Réponds, mon enfant, voyons, bien franchement, laisse-moi voir au fond de ton cœur.

— Le mal est fait, dit la jeune fille, et je veux oublier... comme il oubliera... comme il a déjà oublié peut-être, ajoute-t-elle avec une tristesse résignée.

— Eh! tant mieux, s'il ne te plaisait pas.

— S'il ne me plaisait pas! reprend la pauvre Christine lentement, torte torturée, elle qui s'efforce d'étouffer avec le passé les radieux souvenirs des trois fois où elle a vu Paul Rivoyre et où il l'a tant charmée.

— C'est grand dommage! dit M^{me} Botrel. Bon, intelligent, largement et hautement chrétien, très artiste...

Pourquoi donc sa mère s'obstine-t-elle à faire l'inventaire de son bonheur perdu?

— Je me suis trompée, dit humblement Christine, mais il est trop tard; je souhaite bien qu'il soit heureux!

Ils arrivent tous à la maison illuminée pour le réveillon où l'on doit être nombreux; la famille Hanriaut s'y trouve au complet. Dans la cuisine une grande table est dressée pour les pauvres.

— A la cheminée! crie René, vite, cherchons les cadeaux célestes.

Christine, un peu mélancolique, suit tout le monde, car dans l'âtre aux cendres éteintes et

sur la grande bûche de Noël, personne n'a été oublié. Elle vient la dernière quand, tout à coup, on lui barre le passage; elle sent ses deux mains emprisonnées dans deux larges mains amicales.

Elle lève les yeux et voit debout devant elle, rayonnant et ému, Paul Rivoyre, tandis que René s'écrie avec un joyeux rire :

« Il n'a jamais pu entrer dans ton soulier! »

A. AYLICSON.

❖ FIN ❖

Le Langage de la Neige



VEZ-VOUS écouté ce que dit la neige par les froides journées d'hiver, lorsqu'elle vient, éparpillée en mille flocons, se poser contre les vitres, comme autant de papillons blancs aux ailes moelleuses?

Elle est silencieuse, c'est vrai, mais son silence ne parle-t-il pas éloquemment?

Dites-moi, lorsqu'assis près d'un bon feu dont la flamme rouge et capricieuse dessine de bizarres figures, que rêveurs vous cherchez à déchiffrer tout en présentant les mains à sa douce chaleur, n'avez-vous jamais vu se détacher de vos pensées confuses, la triste image d'une mansarde sans feu, où le froid, hôte familier des pauvres logis, a ses grandes entrées par les portes mal jointes et les fenêtres sans vitres; où de petits enfants qu'un peu de chaleur et de pain rendraient roses et joyeux, où de petits enfants dis-je, se tiennent pressés, près de leur mère désolée, de leur père malade grelottant sur sa misérable couche? Ne vous a-t-elle pas dit tout cela, la neige? Oui, et à mesure qu'elle entassait ses blancs flocons sur le pavé, une tristesse insoutenable pesait sur votre cœur, et la neige vous invitait à suivre le froid sentier qu'elle vous traçait, vous alliez au nom de la divine charité, frapper à quelques-unes de ces pauvres mansardes, dont le malheur se ressemble toujours; puis, lorsque transi, mais joyeux de toute la joie que vous aviez donnée, vous reveniez vous asseoir à votre chaud foyer, vous vous étouffiez en voyant la neige étoiler de nouveau vos vitres de ses flocons, comme pour vous appeler encore! Que veux-tu donc, n'es-tu point satisfaite?

— Non, non, disait-elle doucement, pas encore! regarde dans ces buissons, dans les branches dénudées des arbres, tu comprendras mes avertissements.

Et, ayant regardé, vous aperceviez le doux et joyeux rouge-gorge, transi, blotti sur lui-même en forme de boule, les petits pierrots ordinairement si vifs, et maintenant... hélas! pauvrets! les yeux fermés et les ailes pendantes... Vite, ouvrons la fenêtre, entrez pauvres oiselets, venez picorer les miettes de ma table!... Vous qui, plus craintifs, restez sur le seuil, vous ne serez pas oubliés et, sur la nappe si blanche dressée par la neige, mangez, mangez aussi les miettes de ma table... Et les petits oiseaux rassasiés remercient par leur chanson, qui rappelle les beaux jours, la providence qui les nourrit!

« Et maintenant, dit la neige qui commence à tomber plus lentement, encore un mot. Si vous avez dans vos demeures de ces douces créatures, blondes et potelées, à l'âme pure, à l'esprit naïf, au rire argentin que l'on appelle des enfants, n'oubliez pas que je vous ramène chaque année le jour de Noël. Donnez, donnez à l'enfance, au nom de cette enfance divine que Noël vit éclore; pensez aux petits enfants déshérités qui, non seulement ont besoin de pain pour les nourrir, de feu et de vêtements pour les réchauffer, mais encore de jouets et de bonbons pour sourire et remercier! »

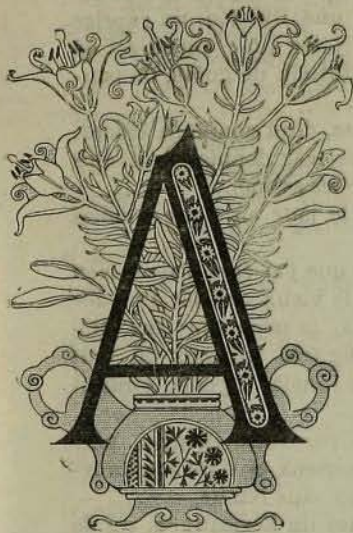
Et, après ce dernier avertissement, un dernier flocon vient tomber mollement sur le sol, la neige s'est tue.

Voilà le soleil qui se lève, un fugitif soleil d'hiver... Vite, allons faire un tour au jardin.

HENRIETTE BEZANÇON.

LES FIERTÉS DE ROSENN

(SUITE)



V

VEC les jours d'hiver, sombres et pluvieux, une sorte de tristesse semblait s'être abattue sur le château de Kerléannou.

En apparence, rien n'y était changé et, de bonne foi, M^{me} Armelle mettait sur le compte du temps, l'assom-

brissement des humeurs et des physionomies.

Roland, particulièrement, était nerveux, agité. Souvent, il poursuivait sa mère, lorsqu'elle était seule, comme s'il eût eu une confiance à lui faire, puis après lui avoir embrassé les mains ou lissé du bout des doigts — comme lorsqu'il était enfant — ses bandeaux aujourd'hui d'une blancheur neigeuse, il s'enfuyait sans avoir osé rien dire.

Rosenn, instinctivement, avait encore accentué sa réserve et se confinait dans Coatserhò, n'approchant de Kerléannou que sur des instances réitérées.

Comme d'habitude, quand elle était là, Roland demeurait au salon, dessinant, faisant de la musique ou causant. Parfois aussi, il allait le soir à Coatserhò faire une partie de cartes ou d'échecs avec le vieux capitaine.

Sans arrière-pensée, M^{me} de Kerléannou autorisait volontiers ces sorties, car le jeune homme, extrêmement sérieux, ne prenait pour ainsi dire nul plaisir en dehors du cercle de la famille.

Ces soirées près de Rosenn avaient pour lui une incomparable douceur. Souriante et paisible, la jeune fille prenait son ouvrage, venait s'asseoir aux côtés de son oncle, et Roland, placé en face d'elle, pouvait, tout en regardant ses cartes ou en faisant évoluer les rois d'ébène et d'ivoire de l'échiquier, contempler son fin visage de madone, l'ombre de ses longs cils sur ses joues satinées, le mouvement vif et gracieux de ses doigts déliés qui maniaient le crochet ou tournaient le fuseau.

Vers dix heures, elle se levait, servait aux joueurs un grog chaud, bien sucré, sur lequel surnageait une mince tranche de citron, puis

elle s'asseyait sans reprendre son ouvrage, et se mêlait à la causerie jusqu'au moment où le jeune homme se levait pour partir.

Un soir, qu'ils étaient tous trois bien tranquilles, Manon vint appeler le père Mériadec. Un vagabond, se disant ouvrier sans travail, demandait du pain et l'hospitalité pour la nuit.

Rosenn se leva, prête à courir, mais son oncle la retint.

— Petite folle! ce peut être un coureur de grandes routes; laisse-moi le voir...

— Parrain, s'il a faim, dit-elle suppliante, n'y regardez pas de trop près; s'il n'a pas de gîte, recevez-le!

— Pour nous faire assassiner, Jésus-Maria!... grommela Manon. Ah! que les jeunesse sont imprudentes!

Roland, le visage épanoui, regardait tendrement Rosenn. Imprudente... oui, elle l'était, mais quel cœur tendre et compatissant, quelle charité instinctive la poussaient vers tout ce qui souffrait, vers les pauvres, les déshérités, elle si fière envers les grands!...

Alain Mériadec sorti, il se rapprocha de la jeune fille.

— Que vous êtes bonne, Rosenn, s'écria-t-il d'un accent convaincu.

— Bonne? répéta-t-elle, naïve et étonnée. Non, ce n'est pas de la bonté... c'est à un sentiment tout naturel que j'obéis. J'ai honte de ma vie heureuse quand je vois souffrir tant de pauvres misérables. N'est-ce pas que les heureux — comme nous — sont le petit, le très petit nombre?...

— Oui, dit pensivement le jeune officier, non seulement les heureux sont le petit nombre, mais encore les jours de bonheur sont-ils bien rares et bien fugitifs... Si vous saviez comme je voudrais retenir les heures bénies que je passe auprès de vous et qui s'enfuient si rapides!

— Vous m'aviez promis, Roland, de ne plus me parler de ces choses...

— Puisque je vous aime!

— L'avez-vous dit à votre mère?

— Pas encore, mais...

— Mais jusque-là, je ne puis, je ne dois rien entendre. Roland, vous m'aviez promis d'être raisonnable et de respecter ma quiétude... Je n'ai pas de mère, moi, personne pour me conseiller, mais quelque chose, intérieurement, me dit que je ne dois pas vous écouter. Notre devoir serait de dévoiler le secret de nos cœurs à mon parrain, à M^{me} de Kerléannou... le garder

à nous deux, même endormi au fond de nos âmes, est déjà mal... et cependant je n'ai pas eu le courage de vous presser de parler, parce que un pressentiment me dit que, du jour où notre affection sera connue, elle sera combattue.

— Quelle crainte chimérique! Rosenn, ma mère m'adore.

La jeune fille le regarda droit dans les yeux.

— Alors, demanda-t-elle lentement, pourquoi hésitez-vous à lui tout dire?

Il ne répondit pas à la question si nettement posée, mais prenant entre ses mains les doigts effilés de Rosenn :

— Ne redoutez aucune opposition, dit-il d'un ton ferme; jamais rien ne nous séparera... jamais je ne pourrai aimer que vous au monde...

Elle n'eut pas le temps d'élever une objection, à peine celui de retirer sa main de celles de Roland, le vieux matelot rentrait dans la salle basse.

— Brrr... fit-il, quel froid de loup! Tu avais raison, petite, il eût été cruel de renvoyer, même un vagabond, courir les routes cette nuit. Je lui ai ouvert la grange, et quoique le pauvre diable soit vieux et cassé, j'ai refermé sur lui la porte, ne fût-ce que pour rassurer Manon...

— La vieille trembleuse! fit Rosenn, en s'efforçant de rire.

Roland ne disait rien. Alain Mériadec, la mine quelque peu perplexe, les regardait en dessous.

Il sembla tout à coup prendre son parti, posa sur la table sa pipe encore à demi bourrée, et dit au jeune homme qui, silencieusement reprenait son pardessus et son chapeau jetés sur une chaise :

— Je vous accompagne, monsieur Roland, la nuit est noire.

— Vous aurez froid, capitaine...

— Bah! cela me fera du bien. La chaleur m'alourdit le sang.

Contre l'ordinaire, Rosenn ne tendit pas la main à M. de Kerléannou. Songeuse, presque triste, elle demeurait immobile, adossée à la table de chêne brune et carrée.

Les deux hommes sortirent et marchèrent un peu de temps silencieux. Alain Mériadec paraissait avoir quelque chose à dire, mais ne savait comment entrer en matière, et Roland peu disposé à ouvrir la bouche ne facilitait en rien la confiance.

Enfin, le vieux loup de mer ayant assez réfléchi et s'étant dit sans doute que le plus court chemin est toujours la ligne droite se planta résolument en face de son compagnon.

— Monsieur Roland, lui dit-il à brûle-pourpoint, vous aimez ma nièce Rosenn?..

— Capitaine... balbutia l'officier assez déconvenant.

— Oui, et je crains, — pardonnez-moi de vous

faire de la peine, — je crains que vous ne le lui ayez dit et qu'elle ne partage vos sentiments.

— Vous craignez!... ah! si vous saviez combien ma tendresse est réfléchie, profonde et dévouée!... Ce n'est pas une illusion, un caprice de notre imagination. Notre attachement est né de notre complète similitude de goûts, de pensées, d'appréciations...

— C'est pour cela que, d'un commun accord, vous gardez le silence, car depuis longtemps sans doute vous vous êtes avoué...

— Depuis... depuis le jour où nous sommes allés à Locmariaquer.

— Aveugle, aveugle que j'ai été! n'avoir rien deviné, rien vu!... fit le vieux matelot d'un accent désolé! Ce jour-là, je m'en souviens, Rosenn me parut transfigurée. J'aurais dû tout comprendre et lui dire... hélas!... déjà, c'aurait été trop tard!...

— Je ne comprends pas votre chagrin, père Mériadec, dit Roland sérieux et d'un ton de reproche... J'aime Rosenn sans retour.

— Je le sais, vous êtes un Kerléannou, un de ceux dont le cœur ne se donne qu'une fois sans se reprendre jamais... C'est bien là ce qui m'épouvante... Pauvres enfants, que vous allez souffrir!...

— Vous redoutez des obstacles du côté de ma mère?...

— Certes, elle en élèvera, elle le doit.

— Elle le doit!...

— Monsieur Roland, on a bien raison de dire que la passion égare... Si vous aviez pu juger de sang-froid le sentiment nouveau éclos en votre âme, vous auriez vite compris la distance qui sépare le baron de Kerléannou de la fille de Guillaume et de Sainte-Mériadec, des métayers, des paysans...

Le vieux matelot disait cela simplement, comme un fait absolu contre lequel il n'y a pas à s'élever.

Il n'éprouvait ni amertume, ni colère. — Il ne déclamait pas contre les préjugés du monde; il savait que ces barrières infranchissables sont nécessaires et que si, dans le cas présent, il fallait les déplorer, ce n'était que l'exception à une règle invariable et juste après tout.

Roland, lui, se récria :

— Rosenn! l'exquise enfant si noble, si intelligente, une paysanne!...

— Ce mot vous révolte, n'est-ce pas?

— Je ne puis m'imaginer cependant...

— Parce que Rosenn n'a ni la rudesse, ni la vulgarité presque inséparables de la vie des champs, de ses grossiers travaux, de ses fatigues; parce que, — hélas! j'ai peut-être eu tort! — je n'ai pu consentir à laisser meurtrir ses mains aux rudes outils, brunir et rider son front au hâle de mars ou au soleil de juillet; parce que j'ai voulu écarter de sa route les

pierres et les épines... Oui, j'ai mal fait. Le corps aurait souffert, mais le cœur aurait gardé son indépendance et sa joie.

— Alain Mériadec, je n'aurai pas d'autre femme que Rosenn.

— Alors, monsieur Roland, vous ne vous mariez jamais. Vous n'irez pas contre la volonté maternelle...

— Contre tout.

— Ah! prenez garde! Jusqu'à présent vous n'étiez pas coupable, vous allez le devenir.

Roland joignit les mains, dans un geste passionné.

— Si vous saviez comme elle m'est chère!...

— Je le sais, dit tristement le père Mériadec puisque je vous vois disposé à fouler aux pieds votre devoir le plus sacré, votre devoir filial. Mais nous serons plus forts que vous. Rosenn...

— Ne lui dites pas ce que vous venez de me dire.

— Ah! vous sentez, n'est-ce pas, qu'elle ne transigera pas avec sa conscience. Jusqu'à présent, elle l'a bercée dans une trompeuse paix, voulant garder l'illusion que rien n'était changé dans sa vie, et que cette affection fraternelle dont vous l'entouriez pouvait durer toujours. Mais quand elle saura que votre mère a tout appris et vous blâme, quand son devoir nettement tracé apparaîtra devant ses yeux, croyez-moi, elle ne s'y dérobera pas.

— Alors ce serait fini pour nous du bonheur?... et vous vous imaginez qu'en pleine jeunesse on y renonce sans révolte, qu'on se résigne à voir devant soi de longues années vides et décolorées, quand on avait rêvé le plus riant avenir?... Oh! vous vous trompez. Ce bonheur auquel vous prétendez que je ne dois plus aspirer, je le défendrai, contre ma mère, contre vous, contre Rosenn elle-même.

Le vieux marin sentait bien qu'en ce moment il était inutile de lutter davantage, que l'exaspération du jeune homme ne lui permettait pas d'envisager de sang-froid la situation. Il soupira et lui dit très affectueusement :

— Si j'osais vous adresser une prière, Roland, ce serait de ne rien dire à M^{me} de Kerléannou.

— Dès ce soir, je lui ferai ma confidence.

— Si vous pouviez laisser tomber cette folle impétuosité... si vous pouviez renoncer...

— A quoi bon me demander l'impossible?...

— Renoncer de vous-même à votre rêve, ne pas troubler la sérénité de cette pauvre mère...

Roland posa, d'un geste fébrile sa main, qui brûlait, sur le bras d'Alain Mériadec.

— Laissez-moi, fit-il presque durement, je... je vous ferais de la peine et ne me le pardonnerais pas ensuite. Il me serait impossible d'écouter un mot de plus.

Brusquement, il souleva son chapeau, et, d'une course folle, se lança dans la traversée.

Le père Mériadec, tout bouleversé, demeura plusieurs minutes debout au même endroit. De grosses larmes gonflaient ses paupières et il avait le cœur oppressé.

— Pauvres enfants! murmura-t-il enfin. Ma pauvre petite Rosenn!... ah! la jeunesse!...

Pouvons-nous la condamner? continua-t-il avec découragement, quand nous, l'âge mûr, nous n'avons pas été plus sages! Ah! M^{me} de Kerléannou, et toi, imbécile d'Alain Mériadec, vous pouvez faire votre *mea culpa*! Au moins, je réparerai ma faute, si dur que ce soit. En rentrant, je dirai à Rosenn... hum!... certainement, je lui dirai que le devoir est là, qui s'oppose... Se révoltera-t-elle comme Roland?... Il serait bien dur de soutenir dans la même soirée deux pareils assauts. Que je suis lâche!... Oui, je le lui dirai... Pauvre petite! quel désespoir! Elle pleurera toute la nuit. — N'est-ce pas péché de troubler un sommeil d'enfant... une nuit d'insomnie est si longue avec les mille imaginations qu'elle fait naître. Si j'attendais à demain?... Rosenn saura bien assez tôt que sa joie est finie, envolée... demain j'aurai réfléchi à ce que je devrai lui dire, à la manière de m'y prendre sans trop brusquer... Oui, oui, j'attendrai à demain.

Il respira longuement. Ce temps de répit accommodait à la fois sa conscience et sa tendresse aveugle. Douze heures encore de tranquillité pour Rosenn et pour lui. Après quoi il prendrait son courage à deux mains.

En rentrant, il trouva sa nièce comme il l'avait laissée, pensive, recueillie; n'y avait-il pas un peu d'inquiétude dans son regard? une crainte vague ne voilait-elle pas sa figure pâlie?... Se doutait-elle de quelque chose?

— Qu'as-tu, fillette? demanda-t-il d'une voix tout angoissée.

— Rien, parrain. Mais vous, vous paraîsez préoccupé!

— Non, non, tu te trompes. Ce n'est rien, balbutia-t-il précipitamment; Roland et moi, nous avons causé.

— De quoi? fit-elle en se penchant vers lui, anxieuse.

— De... ô mon Dieu! comme on peut causer... de mille choses; ne te tracasse pas, ma petite chérie. Seulement je suis resté trop longtemps dehors. Le froid est piquant; c'est ce qui m'a rendu tout... chose.

Au fond, Rosenn, distraite, ne prêtait pas une très grande attention à l'effarement du père Mériadec.

Un peu fatiguée, d'ailleurs, les paupières lourdes, il lui tardait de mettre fin à cette veille prolongée.

Manon, encore plus empressée qu'elle de gagner son lit, s'était déjà présentée deux fois à la porte, avec les bougeoirs allumés. Elle reparut

et se hasarda à demander si l'on voulait passer la nuit debout.

— Non, non, dit vivement Rosenn, je meurs d'envie de dormir.

— Alors, vite au lit, fillette. Dieu te garde!

— Bonsoir, parrain; bonne nuit.

Elle tendit son front au baiser de chaque soir et gravit rapidement l'escalier.

Vite aussi, sa prière achevée, elle fut dévêtue, et, frileuse, ramena jusqu'à son menton blanc, les couvertures de laine.

Au matin, elle descendit avec un visage si reposé, des yeux si clairs, un sourire si confiant, que le pauvre capitaine qui s'était armé de la plus virile résolution et avait rappelé son courage des jours de bataille, fut désarmé dès qu'elle parut.

— Quelle pitié de troubler un ciel si limpide! pensa-t-il. Au fait, se dit-il, pour s'excuser, demain le mal ne sera pas plus grand qu'aujourd'hui. Je connais Roland... il doit m'en vouloir furieusement et ne remettra les pieds à Coatserhō que quand sa colère sera tombée. D'ici là, je parlerai à Rosenn.

Et naturellement, il ne lui dit rien, se contentant de lui témoigner tendresse double.

VI

Les résolutions de Roland étaient plus tenaces et plus promptes que celles du capitaine Mériadec.

Bien qu'il fût plus de onze heures, quand il rentra à Kerléannou, et que, à cette heure tardive, il fut certain de trouver sa mère endormie, il se dirigea tout droit vers sa chambre et frappa deux ou trois coups secs à la porte.

— Est-ce toi, Roland? tu rentres bien tard, mon enfant? demanda la voix un peu hésitante de M^{me} Armelle, éveillée en sursaut.

Il tourna le bouton de cristal, et, à la faible lueur de la veilleuse, qui projetait ses rayons indécis à travers un globe d'albâtre, il se dirigea vers le lit où M^{me} de Kerléannou, secrètement inquiétée, venait de se dresser sur son séant.

— Allume les flambeaux, Roland, dit-elle.

— Non mère, ce n'est pas la peine, répondit le jeune homme en tressaillant, je n'ai que quelques mots à vous dire.

La vérité est qu'il ne voulait pas laisser voir trop distinctement à sa mère son visage bouleversé.

Mais, à défaut de l'altération de ses traits, celle de sa voix la frappa.

— Qu'est-ce, Roland? Tu es bien agité.

— Maman, écoutez-moi avec indulgence, fit-il en s'efforçant d'assurer son accent et en appuyant sa tête sur les mains jointes de M^{me} de Kerléannou.

Instinctivement, il s'était laissé glisser à

genoux, près du lit, dans l'attitude du pénitent aux pieds de son confesseur, et il lui sembla que les paroles qu'il avait à dire devenaient étrangement difficiles à prononcer.

— Maman, reprit-il, voyant qu'elle demeurait silencieuse, attentive, et troublée elle aussi par une vague appréhension, maman voici mon semestre de congé qui expire, et vous m'avez dit pendant ces jours passés près de vous que vous souhaiteriez de me voir, avant mon départ décidé à me marier...

— Eh bien, mon cher fils?...

Le ton dont fut formulée cette question était extrêmement doux : La mère, heureuse de l'accomplissement de ses désirs, voulait évidemment faciliter l'épanchement du cœur si longtemps fermé qui s'ouvrait enfin.

— Eh bien, mère, vous me disiez qu'il me serait facile de faire un choix. Vous aviez raison. Je n'ai pas eu besoin pour cela de sortir de Kerléannou.

— Vrai?... s'écria M^{me} Armelle dans un élan d'immense joie.

— Ma mère, je ne pouvais voir presque à chaque instant un trésor d'intelligence, de bonté, de candeur, et le méconnaître, ni aller chercher au loin ce que Dieu mettait si près de moi.

— Ah! j'étais sûre que tu l'apprécierais.

Où donc Alain Mériadec avait-il entrevu d'aussi hautes barrières entre Rosenn et lui? Comment avait-il échafaudé tant d'obstacles imaginaires? Pas n'était besoin de lutter, de discuter, puisque M^{me} de Kerléannou approuvait et ne cachait pas sa satisfaction. Avec l'optimisme des plus belles années, Roland se livrait au bonheur de tout conter puisqu'il était écouté si complaisamment.

— Si vous saviez, mère, comme je l'aime, disait-il, comme cela est venu doucement, sûrement. Ah! c'est une tendresse qui a poussé de fortes racines, car elle s'était sur l'estime la plus entière, la confiance la plus absolue. Et je me suis fait une si chère habitude de cet attachement calme et profond, de cette fraternelle intimité que désormais c'est ma vie... Maman, vous ne serez pas jalouse? à côté de la vôtre, une adorable image remplit mon cœur et charme éternellement mes yeux.

Non, elle n'était pas jalouse. Elle aussi souriait à la gracieuse figure que son fils évoquait, elle lui promettait mentalement la plus maternelle protection et, tendrement elle murmura :

— Elle te rendra heureux... chère petite Gabrielle!...

D'un bond Roland se leva très pâle, la voix sèche et ardente.

— Ce n'est pas Gabrielle! prononça-t-il violemment.

Les yeux de la mère s'agrandirent pleins d'un douloureux effarement.

— Ce n'est pas Gabrielle ? murmura-t-elle. Je ne rêve pas... Roland, tu as dit...

— Non ce n'est pas elle ! reprit-il avec un emportement croissant. Elle, cette timide et rieuse enfant ? Je l'aime un peu moins que Yolande, un peu plus que Laure ou Sidonie, voilà tout. Je l'aime comme on aime le rayon de soleil qui égaie un jour de printemps, et qui passe sans qu'on le regrette, parce que d'autres viendront vous réchauffer et vous vivifier... Non, non, ce n'est pas Gabrielle... Mère, celle qui a tout mon cœur et à qui je l'ai donné jusqu'à la mort, — vous savez comment peut chérir votre Roland — c'est Rosenn.

— Rosenn Mériadec ! tu es fou ! s'écria M^{me} de Kerléannou atterrée.

— Rosenn Mériadec ! répéta-t-il en accentuant nettement le nom et en mettant dans cette accentuation toute la force, toute l'étendue de sa révolte. Je sais tout ce que vous allez m'objecter. On me l'a déjà dit.

— Qui cela ?

— Qui ? le père Mériadec. Il avait pressenti ce que personne ici n'a jamais entrevu ; il a forcé ma confidence ; il m'a déclaré que je ne pouvais épouser Rosenn, que je me devais à mon nom...

— Le brave cœur !

— Bah ! fit le jeune homme avec une âpre ironie, c'est un paysan !

— Tu es amer et injuste, Roland je rends toute justice à Alain Mériadec, à Rosenn ; je sais que, sans distinction de caste, il existe dans tous les milieux de nobles âmes, des âmes fières et grandes. Rosenn est de celles-là.

— N'est-elle donc pas digne de moi ?

— Plus qu'aucune autre peut-être, et pourtant, mon fils, Alain Mériadec a raison... ceux qui sont en haut, s'ils ont des privilèges, ont encore bien plus de devoirs. A ces devoirs, il faut souvent immoler le bonheur... Nous devons l'exemple. Une mésalliance — ne t'emporte pas, Roland, il n'y a aucune malveillance dans mes paroles, — une mésalliance serait d'un exemple déplorable.

— Épouser Rosenn ne serait pas forligner...

— Non certes, car je te le répète, cette enfant est une perle. Je l'aime profondément, j'admire les qualités sans nombre dont le ciel l'a comblée. — Cependant, il ne s'agit pas d'elle seule : elle a des parents qui n'ont ni son éducation, ni sa délicatesse. Les renierais-tu ?... ils ne le méritent pas, car ils sont honnêtes et bons, et ta femme souffrirait à la fois dans son cœur et dans sa fierté, de cette exclusion. Les recevrais-tu chez toi ? ils ne sont pas de ton monde et vous ne vous entendriez guère. Si grande que soit l'âme de Rosenn, elle n'est pas inaccessible aux sentiments humains. Voudrais-tu qu'elle eût à rougir, chez toi, chez elle, de ceux

qui sont de son sang, de sa parenté ?... Tu n'avais pas envisagé tout cela ?

— Non, mais vous me le faites voir clairement.

— Cela change-t-il tes intentions ?

— Je vous le dirais que vous ne me croiriez pas. J'aime assez Rosenn pour donner ma démission, quitter l'armée, m'éloigner du monde et vivre avec elle dans un désert.

— Roland, tu me brises le cœur.

— Mère, donnez-moi votre consentement.

— Je ne le dois pas ! Ecoute, sois courageux, et, s'il en est temps encore, ne trouble pas inutilement cette candide enfant. J'augure bien de toi, mon fils, accomplis seul et noblement ton sacrifice, sans que Rosenn soupçonne...

— Rosenn sait que je ne puis être heureux que par elle.

— Hélas ! elle aussi !

— Oui, elle aussi. Oh ! maman ! maman ! je ne peux pourtant pas briser son cœur. S'il ne s'agissait que du mien encore !... Mon Dieu ! que je suis malheureux !

Il éclata en sanglots déchirants, et la mère, désolée, pleurait de voir pleurer cet homme si fort, si brave, de voir souffrir si cruellement son sang et sa chair.

Comme lorsqu'il était tout petit, et qu'il se tordait dans les souffrances inconnues et terribles qui font frissonner les mères et mettent en danger l'existence des frères nouveaux-nés, elle le berçait sur son cœur, étroitement serré contre sa poitrine, et murmurait inconsciemment des paroles tendres et enfantines, cherchant par ses caresses à tromper, à endormir la douleur qu'elle ne pouvait guérir.

Il s'arracha à cette étreinte et se redressa farouche, le regard sec, avec une lueur d'égarement dans ses prunelles sombres.

— Oh ! je ne laisserai pas tuer son bonheur et le mien, dit-il. Je ne céderai pas.

Et il sortit.

VI

Toute la nuit son pas fiévreux retentit, faisant grincer les lames du parquet, et martelant le front de la pauvre mère qui ne pouvait dormir et n'avait que la force de joindre les mains et de pleurer quelques prières.

Au matin, il lui fut impossible de se lever. L'émotion et la fatigue lui avaient occasionné un fort accès de fièvre.

La présidente, depuis près d'un mois, était retournée à V***, laissant, à la prière de tous, Gabrielle à Kerléannou, elle l'y venait voir souvent.

Précisément ce jour-là, vers midi, elle arriva. C'était l'heure du déjeuner ; les jeunes filles

seules et tout agitées allaient se mettre à table.

M^{me} de Kerléannou gardait le lit, et Roland, alléguant une horrible migraine, s'était refusé à paraître et, pour échapper à toutes les indiscretions, il avait fermé sa porte à double tour.

Consternée de savoir sa belle-sœur malade, intriguée par ce malaise de Roland coïncidant avec l'indisposition de sa mère, la présidente, sans vouloir s'arrêter dans la salle à manger où l'on s'empressait de placer son couvert, vola vers la chambre de M^{me} Armelle.

— Qu'y a-t-il ? qu'avez-vous ? demanda-t-elle, sans presque prendre le temps de l'embrasser. Avez-vous vu le Docteur ? Ma chère, il serait peut-être prudent de l'appeler. Ne vous émotionnez pas de ce que je vais vous dire, mais vous êtes affreusement changée. Vos yeux sont cernés et vos joues blêmes comme celles d'une trépassée.

M^{me} de Kerléannou joignit ses mains enfiévrées, dans un geste de poignante désolation.

— Mon pauvre fils ! gémit-elle involontairement, en dévoilant par ce cri du cœur la cause de cette subite et douloureuse crise.

La présidente tressaillit.

— On m'a dit qu'il avait défendu sa porte, qu'il se plaignait d'une migraine, fit-elle d'un ton affairé et mystérieux ; mais entre nous, je n'en ai rien cru. Il a fait des siennes, n'est-ce pas ? un coup de jeune homme ?

M^{me} de Kerléannou, visiblement fatiguée par le verbiage de sa belle-sœur, fit sans parler, un faible geste de dénégation.

— Ne me dites pas que non, reprit vivement M^{me} de Plouharnel... Vous avez toutes des mines renversées. Ma nièce Gaby elle-même a l'air réfléchi et je ne jurerais pas qu'elle n'ait pleuré ce matin. Roland vous a fait quelque folie. Cela m'étonne ; il est si sérieux.

— Vous vous trompez toujours en un point. Yolande et Gabrielle ne savent, ne soupçonnent rien.

— Quel ton grave, ma chère Armelle ! S'agirait-il d'une querelle entre camarades ? Non, Roland sort peu et il est d'un naturel paisible. Alors, quelque grosse perte de jeu, peut-être ?

En dépit de sa profonde tristesse, M^{me} de Kerléannou ne put réprimer un demi-sourire.

— Non, Marie, ce n'est pas cela, Roland ne joue jamais... Il aime une jeune fille parfaite en tous points, bonne, intelligente, dévouée, un fier esprit, un cœur d'or... et il ne peut l'épouser. Oh ! je sens que c'en est fait de son bonheur. Voilà ce qui m'a fait pleurer toute la nuit, ce qui m'a rendue malade.

— Pauvre amie, quels fous que ces jeunes gens ! Et, l'objet de cette amourette ?

— Ce n'est pas une amourette, c'est une tendresse profonde ; ce n'est pas un caprice d'un

jour, c'est un attachement qui sera fidèle... Pourquoi faut-il que tout y mette obstacle ?

— Enfin, quelle est donc l'inconnue ?

— Oh ! vous la connaissez, c'est Rosenn.

La présidente ne fut pas renversée d'étonnement. On eût dit qu'elle s'attendait à ce nom. Ses lèvres se pincèrent, un fugitif éclair passa dans ses yeux.

— La petite intrigante ! grommela-t-elle.

M^{me} Armelle se redressa indignée.

— Ne la qualifiez pas ainsi, Marie ! s'écria-t-elle avec vivacité. Rosenn est incapable de tout calcul. Ses sentiments pour Roland sont sincères et désintéressés.

— Vous prenez sa défense ?

— C'est de stricte équité, et de plus, malgré tout, j'affectionne cette enfant...

— Que ne l'acceptez-vous pour bru, si elle est douée de tant de perfections ? demanda aimablement la présidente.

— Les exigences sociales me l'interdisent formellement. S'il est un cas où il soit permis de les trouver barbares, c'est bien celui-ci. Roland, avec la fougue de son âge, ne peut se résoudre à les admettre. Il m'en veut de les lui avoir signalées... il est révolté... il souffre... mon pauvre enfant !

— Le temps le calmera.

— Il en faudra beaucoup. Roland est constant ; au lieu de m'en réjouir, je dois dire : malheureusement !

— Parlez-vous à cette petite Rosenn ?

— Non, je n'aurais à lui dire que des choses blessantes et douloureuses. Elles ont déjà froissé la susceptibilité de Roland.

— Alors sur quoi comptez-vous ?

— Vous l'avez dit, Marie, sur le temps, ce grand pacificateur... plus encore sur la main de la divine Providence... Roland, je l'espère, consentira à s'éloigner. S'il est nommé à L... comme tout me le fait présager, je l'y suivrai ainsi que ses sœurs. Les relations avec Rosenn se délieront tout naturellement... son intelligence, son tact si subtil lui feront pressentir ce que son oncle — l'homme le plus droit, le plus délicat que je sache — achèvera de lui dévoiler. Elle est fière, elle se retirera d'elle-même.

La présidente ne voulut rien répliquer, néanmoins elle jugeait *in petto* le plan de défense de sa belle-sœur bien faible, bien insuffisant.

Tout en déjeunant avec son appétit habituel, car, en femme pratique, elle ne le laissait pas altérer par les émotions, M^{me} de Plouharnel monologuait tout bas, au lieu de prêter l'oreille aux affectueuses préoccupations dont témoignaient Gabrielle et Yolande à l'égard de M^{me} Armelle et de Roland.

Son menton dans sa main, le coude appuyé sur la table, elle demeura dans une attitude méditative pendant qu'on lui servait son café,

que Gabrielle le suçait et que Yolande, d'une main légère, y laissait tomber un nuage de crème.

Quand il fut prêt, elle l'absorba, non sans pousser deux ou trois gros soupirs qui attirèrent l'attention curieuse des deux jeunes filles.

Enfin, elle se leva, renoua les brides de son chapeau qu'elle avait simplement rejetées en arrière pour se mettre à table, reprit sa pelisse posée sur un meuble, et se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous, maman? cria Gabrielle.

— Je vais... vers le bourg... me promener un peu. Vous êtes ici d'une maussaderie désespérante.

— Maman est si souffrante! dit Yolande, en manière d'excuse.

— Voulez-vous, mère, que je vous accompagne?

— Non certes. Tu me fatiguerais de ton bavardage. Je préfère être seule.

Les deux cousines sourirent malicieusement.

— Maman qui se plaint de la maussaderie générale... commença Gaby.

— Il faut croire que c'est contagieux, riposta Yolande.

Un coup d'œil furtif les assura que M^{me} de Plouharnel ne pouvait plus entendre leurs irrévérencieuses remarques.

La présidente marchait vite; elle avait déjà atteint le bout de l'avenue et s'engageait dans la traverse.

— Tiens! remarqua Gabrielle, maman disait qu'elle allait au bourg et elle se dirige vers Coatserhò.

— Elle aura changé d'avis, ou veut faire un détour, ou parler à Rosenn.

— Cela m'étonnerait. Maman ne l'aime guère et me taquine au sujet de notre intimité. Mais, à propos de Rosenn, voilà plusieurs jours que nous ne l'avons vue.

Roland descendait, avec la mine lassée, le front soucieux, il salua à peine d'un bonjour les deux jeunes filles et se rendit aux écuries.

Dix minutes après, il reparaisait, tenant en bride son cheval qu'il venait de harnacher lui-même. D'un bond, il se mit en selle, appliqua un coup de cravache rageur sur le flanc de l'animal qui bondit et se lança au galop sur la route de V***.

Après son déjeuner, Alain Mériadec avait dit à Rosenn :

— Je m'en vais voir la bordierie de Saint-Gildas, petite; veux-tu venir avec moi?

— Merci, parrain. Si cela ne vous fâche pas, je préfère rester.

— Tu n'es pas souffrante?

— Non, mais Manon a préparé la lessive hier, elle la coule aujourd'hui. Quand elle est seule avec les lavandières, elle ne cesse de les gour-

mander et se fatigue beaucoup. Je reste pour surveiller.

L'oncle parti, elle alla jeter un coup d'œil à la buanderie, s'assura que tout marchait à souhait, que Manon n'était pas de mauvaise humeur et que les journalières ne se montraient pas indisciplinées; puis elle prit une broderie, raviva le feu dans l'âtre, et, les pieds sur les chenets, se mit à faire courir son aiguille.

D'un mouvement automatique, elle la passait et repassait dans les mailles souples du tulle où naissait un semis de fleurettes légères; depuis un moment, elle était absorbée dans ce travail machinal et plus encore dans ses pensées, quand elle entendit frapper discrètement à la porte extérieure.

Rosenn se leva, un peu contrariée d'être distraite, ouvrit la porte et ne se rasséréna guère en reconnaissant la présidente dans sa visiteuse inattendue.

Néanmoins polie sinon empressée, elle s'effaça pour la laisser passer et lui offrit un fauteuil au coin de la cheminée.

M^{me} de Plouharnel s'assit et regarda autour d'elle.

— Vous êtes dans un vrai petit palais, ma chère enfant, dit-elle.

— Ne connaissiez-vous pas Coatserhò, Madame?

— Pardon, et depuis bien des années. M. de Plouharnel y venait souvent en l'absence de votre oncle, il connaissait les fermiers qui l'habitaient. C'était fort délabré.

— Mon parrain a vivement conduit les réparations.

— Il n'est pas ici, ce brave capitaine?

— Non, Madame. Désiriez-vous lui parler?

— Pas à lui, mais à vous, ma chère petite.

Rosenn tressaillit.

— A moi, Madame?

Et soudain la pensée irraisonnée qu'un malheur pouvait être survenu au château la fit pâlir.

Jamais M^{me} de Plouharnel n'avait paru l'affectionner, jamais elle n'était venue la visiter. Il fallait donc une circonstance exceptionnelle.

— Vous vouliez me parler, balbutia-t-elle; j'espère qu'il n'est rien arrivé.

— Mon Dieu! non, pas de malheur, assurément. Toutefois ma belle-sœur est fort souffrante.

— J'irai dès le retour de mon oncle.

— Mais non, mais non, ma chère enfant. Précisément je venais vous dire... c'est très délicat... vous ne m'en voudrez pas... je ne parle que pour votre bien...

Ces phrases embarrassées frappèrent au cœur la jeune fille; elle se leva d'un mouvement brusque, et, se plaçant en face de la présidente :

— Madame, dit-elle d'une voix brève, un peu

saccadée, vous en dites trop ou trop peu... achevez vite, je vous en conjure. Dois-je comprendre qu'il ne faut pas que je me présente à Kerléannou ?

— Je ne vous cacherai pas que vous êtes pour quelque chose, — oh ! indirectement ! — dans l'état maladif de ma belle-sœur, et qu'alors il serait bienséant de...

Rosenn fixa son regard ardent sur celui de son interlocutrice.

— Il s'agit alors de... de Monsieur Roland ? Il a parlé à M^{me} de Kerléannou ?

M^{me} de Plouharnel fit un signe de tête affirmatif.

— Vous comprenez, ma chère enfant, que cette... oui, je ne puis dire autrement — cette folie de Roland ne pouvait obtenir l'assentiment de sa respectable mère... Avec son sens si droit, si juste, elle a tout de suite mesuré la distance qui... hum !... enfin mon neveu s'est emporté, il l'a grandement affligée. Elle croit que vous serez plus raisonnable que lui, que vous comprendrez ce que Roland n'a pas voulu entendre... dans le premier moment... et que vous renoncerez de vous-même à désunir deux êtres jusqu'alors si tendrement liés...

Rosenn, plus blanche qu'un suaire, avait écouté sans interrompre. A ces derniers mots, elle bondit.

— De quel droit, Madame, me demandez-vous de renoncer à l'affection de Roland ? interrogea-t-elle.

Si peu patiente que fût la présidente, elle ne se fâcha nullement, et ne parut même pas mortifiée de l'accent hautain de la jeune fille.

— Mon enfant, dit-elle posément, je n'use d'aucun droit, je n'ai à pas m'en arroger... Je vous parle au nom de la raison, du devoir. Ni Roland, ni vous n'avez envisagé...

— La distance qui nous sépare, vous l'avez déjà dit, Madame.

Malgré elle, Rosenn se laissait entraîner à prendre une attitude agressive. M^{me} de Plouharnel ne sourcilla pas.

— Vous avez voulu devancer ma pensée, et vous vous êtes méprise, reprit-elle sans se départir de la bienveillance d'emprunt qui irritait Rosenn au suprême degré. Je voulais dire que vous n'aviez pas envisagé les conséquences d'une union si... si en dehors des règles habituelles. Vous aimez tendrement votre oncle, et il le mérite, le digne homme ! Ne souffririez-vous pas si vous deviez renoncer à le voir ?

— Roland a le cœur trop haut placé pour me demander ce sacrifice.

— Et s'il ne le demandait pas, s'il recevait parmi ses brillants amis votre bon oncle, ne souffririez-vous pas davantage encore, d'avoir à rougir de lui ?

— Rougir de lui ! s'écria Rosenn, le visage

empourpré de honte et d'indignation ; me croyez-vous donc, Madame, l'âme assez basse pour rougir du plus honnête et du plus loyal des hommes ?...

— Pourtant il y aurait, vous devez le reconnaître, un certain ridicule...

Cette fois, la mesure était comble, elle débordait. Rosenn frémissante couvrait M^{me} de Plouharnel d'un regard plein de flammes.

— Est-ce la mère de Roland qui vous a chargée, Madame, de venir me dire tout cela ?

— Mon Dieu ! nous avons longuement causé hier ensemble, je vous rapporte à peu près ses paroles.

— Mais elle ne vous envoie pas, oh non ! elle n'eût pas fait une chose semblable, car c'est une femme délicate et bonne. Elle eût ménagé ma fierté, elle n'eût pas commis cette lâcheté.

— Mademoiselle !

— Madame, je veux croire que vous n'avez obéi qu'à un bon sentiment. On peut faire des choses mauvaises avec de louables intentions. Je reconnais que vous m'avez dit des vérités et... soyez contente, je ne veux pas, moi, troubler le repos de M^{me} de Kerléannou, jeter la désunion entre la mère et le fils. Je n'épouserai pas Roland.

— Ma belle-sœur ne me trompait pas quand elle m'assurait que vous aviez un grand cœur.

Rosenn sourit amèrement. La joie non déguisée de la présidente lui était odieuse ; elle reprit d'un accent bref et hautain :

— Cela suffit, Madame, je n'agis pas en vue de vos compliments, ils me sont aussi indifférents que vos reproches. Mais, vous n'avez plus rien à me dire, n'est-ce pas ? le but de votre visite est rempli ?...

— Vous me congédiez, Mademoiselle ?

— Vous êtes venue me demander de sacrifier mon bonheur au repos de votre famille, Madame, et pour m'y amener, vous n'avez pas reculé devant les plus cruelles vérités ; vous n'avez eu pitié ni de mon cœur, ni de mon orgueil... A présent que vous avez réussi, je crois, Madame, qu'il ne vous reste rien à faire ici et j'ai l'honneur de vous saluer.

Avec un dédain écrasant, Rosenn inclina sa tête fière et tourna les talons.

La présidente pourpre de rage prit la porte et s'esquiva. Mais enfin, elle avait triomphé, si chèrement qu'elle eût payé sa victoire.

La satisfaction du succès finit par l'emporter sur l'amertume de l'humiliation — dont rien, elle en était certaine, ne transpirerait à Kerléannou, et elle rentra tout à fait rassérénée.

Si son esprit était étroit, en revanche sa conscience était large. M^{me} de Plouharnel n'éprouvait nul remords de sa cruauté, et, dans son égoïsme féroce, elle ne fit pas un retour vers la malheureuse enfant dont elle venait

d'anéantir les espérances et de voiler si sombrement l'avenir.

L'orgueil seul avait soutenu Rosenn jusqu'au bout; mais dès qu'elle fut certaine qu'aucun œil indiscret ou cruellement satisfait ne pourrait jouir de sa douleur, elle laissa éclater sa fougue dans toute son intensité.

Haletante d'avoir en deux bonds franchi l'escalier aux raides degrés, la respiration coupée de sanglots convulsifs, elle se laissa choir à genoux, non sur son prie-Dieu, mais sur l'épaisse moquette qui couvrait le parquet, et demeura dans cette pose suppliante et lassée qui est naturelle aux grandes douleurs, alors que le corps est brisé et que l'âme, battue par le désespoir, se tourne instinctivement vers le ciel, vers la consolation, le support.

Rosenn ne priait pas. Ses lèvres sèches ne pouvaient prononcer aucune des suaves paroles qui, dans le cœur troublé, ramènent la paix.

Sa volonté, son intelligence, tout semblait avoir sombré dans la tempête qui la bouleversait. Les pensées confuses qui se heurtaient dans son cerveau n'étaient que de colère et de ressentiment.

Une joie amère, de celles qui sont corrosives et non apaisantes, détendait sa bouche dans un sourire nerveux au souvenir de l'arrogance méprisante sous laquelle elle venait d'écraser l'altière présidente. Mais hélas! quelle pitoyable consolation que cette stérile vengeance! Le malheur de Rosenn n'en était pas moins consommé à tout jamais. La pauvre enfant en venait à regretter d'avoir été si hautaine et d'avoir jeté si promptement sa renonciation à la face de M^{me} de Plouharnel. Son orgueil l'avait mal conseillée... pourquoi ne pas défendre son bien attaqué, son droit après tout. M^{me} de Kerléannou réclamait le sien; mais, puisque Roland avait librement engagé sa parole à Rosenn, celle-ci ne pouvait-elle pas mettre en regard de celui de la mère, le droit de la fiancée?

Eh bien, non pourtant, sa conscience lui disait: « Tu as bien fait, Rosenn! » Ce qui révoltait son cœur il fallait bien que sa raison l'admit.

M^{me} de Kerléannou n'exagérait pas. Un abîme la séparait de Roland. Un jour, fatalement, s'ils s'étaient obstinés à s'affranchir des règles établies, ils en seraient venus à souffrir l'un par l'autre. La position de l'officier, la sienne eussent été fausses et douloureuses en bien des cas... Le jeune homme aurait pu regretter inconsciemment le milieu brillant où il avait vécu, trouver un jour monotone et triste l'exil avec Rosenn auquel il était prêt à se condamner dans une résolution passionnée.

Elle se mit à pleurer à grosses larmes, à grands sanglots; les pleurs coulaient sur ses joues pâles, semblables aux gouttes chaudes et

pressées d'une pluie d'orage, une de ces pluies torrentielles qui inondent et ravagent tout, courbent les fleurs et les effeuillent, et après lesquelles on voit le sol raviné et les moissons dévastées... Oui, une furieuse tempête brisait en elle les fleurs radieuses et fragiles qu'un fugitif printemps avait fait éclore... Jamais, jamais plus elles ne renaîtraient.

En se relevant, quand enfin, à force de verser des larmes, son cœur fut dégonflé et ses paupières devenues arides, Rosenn se vit toute droite dans la grande glace de sa psyché!

Sa beauté, malgré le désenchantement et les pleurs, était toujours éclatante. La tristesse ne lui donnait qu'un attrait de plus.

Involontairement, Rosenn redressa sa taille souple et sa tête altière... Qu'avait-elle donc à envier à une grande dame?

Puis elle eut honte de ce mouvement de puérile vanité, et avec un sourire triste:

— Orgueilleuse! se dit-elle tout haut, tu n'es qu'une fille du peuple, et jamais tu n'aurais dû sortir des rangs obscurs où Dieu t'avait fait naître.

Ouvrant le battant sculpté de l'armoire, elle prit sur une des étagères un costume complet de paysanne et, mélancoliquement, en examina toutes les pièces.

— Voilà, murmura-t-elle, le costume de ta mère, Rosenn... Pourquoi l'as-tu quitté? Jamais tu n'aurais dû en porter d'autre.

Fiévreusement, elle quitta tous ses ajustements confectionnés suivant la plus élégante des modes parisiennes, et les laissa glisser sur le tapis, sans souci de les fouler aux pieds.

Puis elle revêtit la jupe de drap fin, aux plis multiples, ourlée de sa large bande de velours, le corsage pareil dont les broderies de couleur étaient un peu ternies par le temps, le tablier de soie à la haute bavette, et la guimpe retenue par un collier de velours pailleté; et la coiffe aux ailes tombantes sur les bandeaux lisses et le transparent d'un rose décoloré.

Quand il rentra et la vit ainsi vêtue. Alain Mériadec commença par rire, mais il s'arrêta vite devant le visage altéré et les yeux encore gros de larmes de sa mignonne.

Il comprit qu'il ne s'agissait pas d'un caprice puéril, d'une fantaisie de jeune fille coquette, mais qu'un événement grave était survenu durant son absence.

Cependant, il eut beau interroger Manon, Manon n'avait pas quitté la buanderie et ne savait rien, Rosenn, elle, secouait la tête et ne voulait parler; il ne put obtenir aucun éclaircissement.

Baronne S. DE BOUARD.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE

Opéra-Comique : *Dimitri*. — Théâtre de la Monnaie (Bruxelles) : *Salammbô*. — Concerts. — Nouveautés.



L n'est pas nécessaire de se demander comment les historiens et les romanciers ont pu savoir la vérité, dans le grand opéra russe que MM. Victorin Joncières, H. de Bornier et A.

Sylvestre ont tiré du drame inachevé de Schiller. Le principal, c'est qu'ils en ont su faire une œuvre belle, solide et forte. Mais on peut s'étonner de ce que cet ouvrage, si remarqué déjà lors de sa première apparition au théâtre national lyrique de la Gaité, en mai 1876, soit resté enfoui dans le plus incroyable oubli pendant près de quinze ans. Cette fois encore, ce n'est pas l'Académie nationale qui le met au jour, et il faut rendre hommage de cet événement important à l'intelligent directeur de l'Opéra-Comique. *Dimitri* est pourtant bel et bien un grand opéra, plus digne de notre première scène que nombre de ceux que la dernière direction y a fait figurer avec assez peu de gloire.

La partition de M. V. Joncières a tout l'attrait de la nouveauté, et elle a l'avantage d'arriver plus à son heure qu'en 1876. Le goût du public s'est habitué peu à peu aux grandes sonorités de l'instrumentation, comme à l'éclectisme, parfois excessif, de la science harmonique moderne pour la musique théâtrale. Ce qui passait alors pour des innovations hardies, audacieuses même, ne se trouve qu'à point dans l'évolution qui a placé l'art musical sur une voie moins explorée. Aussi *Dimitri* a-t-il pu être remis à la scène sans retouches ni changements, c'est du moins ce que l'on assure.

Le public a prouvé au compositeur que s'il aime toujours les grands maîtres du passé, il sait apprécier, parmi les contemporains, ceux qui gardent leur art des exagérations systématiques. Dans l'œuvre de M. V. Joncières, on sent bien l'artiste soucieux de ne rien devoir qu'à lui-même, appuyant sa science sur la tradition, sans dédaigner la recherche du progrès. Nombre de pages absolument originales en font foi. L'inspiration se soutient avec une réelle abondance. On peut en citer beaucoup d'exemples : un *chœur de soldats*, du plus bel effet, un *cantabile*, d'un charme étrange ; une *marche* de bohé-

miens russes dont la ritournelle est d'une couleur locale très réussie ; et surtout une phrase ravissante de mélodie, sorte de lied mélancolique, dans le duo : « Pâles étoiles », qui est restée une vraie trouvaille.

Au deuxième acte, la facture du chœur de début est non moins remarquable que les éléments dessins des violons, qui se détachent sur une instrumentation savante. Le *finale*, le *récit du roi*, avec son énergique *strette*, sont autant d'inspirations hors ligne.

Dans le troisième, on rencontre des pages de l'émotion la plus vraie et d'un haut pathétique, par exemple le chant de la mère : « Voici mon fils ! » et la *scène du Tzar*, extrêmement palpitante et admirablement traitée par le musicien.

Le quatrième acte où se trouve le ballet dont les danses russes et polonaises sont d'une grâce attrayante ; puis le cinquième, où se déploient tout l'éclat du luxe moscovite et les splendeurs d'une mise en scène féerique, sont, musicalement aussi, d'une haute importance.

On sait quel éclat et quel immense retentissement a eu la première de *Salammbô*, au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. Tous ceux qui ont au cœur le souci de la gloire artistique de la France en ont tressailli de joie et espèrent que ce succès, qui est la honte d'une direction trop longtemps tolérée, sera aussi son arrêt de mort. Que l'on se hâte de mettre à la tête de notre première scène lyrique, des hommes plus soucieux de notre art national et des justes réclamations des musiciens comme du public. Rendons hommage à notre voisine, la Belgique, à laquelle nous devons d'avoir connu l'une des plus belles créations de notre temps et de notre pays.

Le poème de *Salammbô* est comme le livre de Flaubert, d'où il a été tiré, rempli de situations d'une grandeur tragique et empreintes de tout le merveilleux d'une époque reconstituée par le célèbre romancier. Il a eu la vision, à plus de deux mille ans de distance, de ces colossales épopées guerrières, de ces luttes gigantesques des temps disparus, où le fabuleux se mêle au probable, l'horrible au sublime. C'était une difficile tâche pour M. du Locle, que d'en extraire une série de tableaux s'enchaînant entre eux, et si habilement soudés les uns aux autres, que l'illusion est complète. On se croit réellement en face de cette antique Carthage que l'histoire nous fait entrevoir comme dans un rêve, mais d'où le génie de Flaubert, en remuant l'immense terre d'Afrique, a fait sortir des êtres et

des choses qu'ensevelissent vingt siècles de poussière.

Sur ce poème extrêmement scénique et théâtral, dont l'analyse, dans nos lignes restreintes, nous interdirait celle de la partition, M. E. Reyer a édifié un monument musical aussi neuf que grandiose. Mettant hardiment de côté les anciennes formules, il a trouvé en lui celles du génie français moderne. Il y a réussi avec la clarté, la force et l'éloquence qui, jusqu'à ce jour, ont peut-être fait défaut aux précurseurs, non sans mérite, de la rénovation cherchée. La voie est ouverte, ils n'ont qu'à la suivre.

Il faut nous limiter à l'énumération des pages les plus applaudies, parmi les quatre cents qui forment cette œuvre intéressante.

Au premier acte, l'entrée de M^{me} Caron (Salammbô) est signalée par un leit-motif d'un grand charme : *Qu'avez-vous fait ?* Puis le chant passionné de Mathô : *Elle est là, la blessure mortelle !* est une phrase de très pur style.

Au deuxième, un motif religieux, de facture simple et élevée, en l'honneur de la déesse Tanit ; puis l'invocation de Shahabarim à cette poétique déesse, qui n'est autre que notre douce lune, dont il salue le lever dans un magistral accent : *Sors des flots !...* Enfin la plainte douloureuse de Salammbô à l'entrée du temple : *O ciel me voilà seule !* qui soulève l'enthousiasme.

Au troisième acte, le succès, déjà grand, s'accroît. Le récit d'Hamilead : *Salut, dieux de la patrie* ; celui de Salammbô, rêveuse : *Vois, là-haut, dans le ciel* ; suivi de son ravissant monologue : *Qui me donnera, colombes, vos ailes ?* inspiration exquise, trois fois bissée avec frénésie.

Au quatrième, grands effets de mise en scène, champ de bataille, incendie d'où émerge le duo de Salammbô et de Mathô, chaudement applaudi.

Enfin le dernier acte est consacré à l'hymne d'action de grâce de Shahabarim et à la dernière invocation de Salammbô, se poignardant sur l'autel de Tanit.

Soirée sans pareille à Bruxelles. Ovations enthousiastes pour M^{me} Caron, superbement dramatique, pour Reyer et ses interprètes : Sellier, Vergnet, Bouvet, Renaud et tous les artistes de cette magnifique représentation.

Salammbô, comme *Sigurd*, est l'œuvre d'un grand maître.

Au Conservatoire, un public privilégié a été

vivement impressionné par la beauté de l'*Ode à Sainte-Cécile*, de Hœndel, cantate peu connue en France. Interprétation admirable par M^{me} Melba et M. Engel pour les *solis*, comme par l'orchestre.

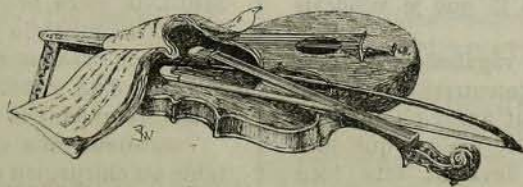
M. Colonne a donné une première audition des *Pièces orchestrales* de M. Alph. Duvernoy, écrites avec une grande sûreté de main et rendues, dans leurs plus délicates nuances, par la vaillante troupe. Avec cela, du Beethoven et du Hœndel, du Mozart et du Mendelssohn, du Berlioz et du Wagner, du Saint-Saëns et du Widor, n'est-ce pas un idéal inappréciable ?

Aux concerts Lamoureux on a entendu aussi une œuvre nouvelle de M. Bourgault-Ducoudray, *Rapsodie cambodgienne*, composition très savante, qui a étonné plus que charmé le public. De l'originalité, des rythmes étranges, une exécution parfaite, ont valu à l'auteur, comme aux musiciens, beaucoup de succès. Comme toujours, énormément de Wagner aux programmes ; mais il est vrai que ce sont ses plus belles pages, ce qui permet de les réentendre aussi souvent.

A la dernière matinée d'élèves de M^{me} Lafaix-Gontier, dont chaque année on apprécie l'habile enseignement par les progrès réalisés, on a beaucoup applaudi et même bissé la piquante *Aragonnaise*, de M. Matias Miquel. Ajoutons que ce joli *duettino* était chanté avec une légèreté et un goût parfaits, par M^{me} Lafaix et son élève M^{lle} Dionis du Séjour, aujourd'hui une artiste de talent. M. Miquel, pianiste de grande valeur, a été aussi très apprécié comme exécutant dans de charmantes pièces de sa composition.

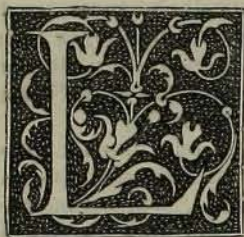
Nous recommandons pour le piano une transcription de Ch. Neustedt, sur la célèbre romance du *Joconde*, de Nicolo. Ce morceau de musique est varié avec un goût exquis. — Plus facile, *Le Printemps et l'Amour*, par E. Lassen, est tout de grâce juvénile. — Pour le chant : une primeur élégante de F. Thomé, *Bonjour Suzon*, le joli poème de Musset. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — Et trois mélodies sur de charmantes paroles de P. Collin : *Souvenons-nous* ; — de D. Caillé : *Mélancolie* ; — et de X : *Le Blessé*. M. de Kervéguen a été très heureusement inspiré par ces trois petits poèmes. Editeur : Le Beau, 11, rue Saint-Augustin.

MARIE LASSAVEUR.



CAUSERIE

1^{er} mars 1890.



AVEZ-VOUS gagné, mes chères lectrices ?

— Hélas non !

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés.

— Vous aviez rêvé le gros lot. Que de tours Eif-

fel imaginaires construites sur ce terrain glissant de la Tombola, que de projets édifiés sur cette richesse possible !

— Moi, j'aurai équipage et chevaux pur-sang.

— Moi, une pelisse de renard bleu.

— Moi, un château, un vrai château, en Touraine, briques et pierres, style Louis XIII.

— Moi, beaucoup de livres.

— Moi, des diamants...

Des diamants, mais on en gagne à toutes les loteries. Vous n'avez donc pas à vous désespérer. Voyez la nomenclature de la Tombola : croissant de roses, aigrette de tête, étoile, branche de corsage, boucles d'oreilles. — Un tour de roue, et qui sait ? troisième, vingtième, centième série... Bonne chance, mes chères amies.

Chacune révèle par ses désirs son innocente passion... Bienheureuses celles qui en ont une, très modeste j'entends, rien que pour le plaisir de désirer quelque chose.

J'ai toujours plaint les rassasiés. Ceux-là n'ouvrent jamais leur fenêtre sur le beau pays des songes où volent l'oiseau bleu et la chimère aux ailes d'or.

Tant pis pour eux ! — Mais qui m'appelle ainsi d'une jolie voix sonore ? vous, mademoiselle ?

— Pourquoi nous parlez-vous, à propos de la Tombola, de coquetterie ou de contes de bonne femme ? Il y a d'autres aspirations féminines et des plus intelligentes que vous méconnaissiez.

— Pardonnez, aimable interlocutrice, je n'ai pas eu la prétention d'énumérer tous les rêves des jeunes filles... Où cela m'eût-il entraîné ? à Pékin peut-être...

— Et précisément, c'est là que je voudrais aller.

— Vous avez l'humeur vagabonde, à merveille ! vous deviendrez la concurrente des deux Américaines rivales qui ont accompli en 73 et 78 jours le tour du monde, malgré quelques retards imprévus. Elles devaient être bien essouffées en arrivant !

Une troisième, plus avisée, a supprimé d'avance les difficultés des moyens de transport ; elle a inventé un cabriolet électrique de terre et d'eau. La voiture de M^{me} Fruax comprend deux places (ce qui est déjà gentil !) et un moteur électrique placé au centre. Elle parcourt facilement ses vingt-quatre kilomètres à l'heure. En dessous, des tubes étanches la maintiennent sur l'eau au besoin, tandis que de petites palettes de laiton attachées aux roues de derrière servent de propulseurs et la font avancer. Cette invention ingénieuse pourra peut-être un jour (béné du ciel !) supprimer les cochers de fiacre.

En attendant sa vulgarisation et le passage de l'aveugle Fortune, modérez, ardente exploratrice, vos aspirations locomotrices ou épousez un officier de marine.

Peut-être deviendrez-vous célèbre un jour comme Lady Brassey qui repose à jamais, suivant son désir, dans les vagues profondes de l'Atlantique, ou comme M^{lle} Tine qui fut massacrée par les nègres du centre africain, ou mieux encore comme M^{me} *** qui porte un ruban rouge à la boutonnière de son *habit noir* ?

— Mais d'habitude, nous autres Françaises, nous sommes d'humeur casanière.

Le foyer domestique est notre champ de découvertes et il y en a beaucoup à faire, depuis la cheminée où descend le petit Noël, où l'on prend un air de feu avant de partir, enchantée, au bal, et celle devant laquelle on déshabille son premier poupon qui tend à la flamme des pieds mignons à transparence vermeille, en attendant d'y chauffer soi-même avec mélancolie son asthme et ses rhumatismes.

Et dans ce cadre restreint il y a place pour des célébrités (si la célébrité est jamais enviable !) plus grandes et meilleures que celles des voyageuses intrépides.

Là, M^{me} Larousse qui vient de mourir, a partagé pendant vingt-cinq années les travaux sérieux et arides du dictionnaire de son mari, l'aidant même à diriger l'imprimerie et continuant infatigablement son œuvre, toute seule, jusqu'à la fin.

Là, dans l'obscurité la plus modeste, M^{me} Schill, la mère héroïque, a offert son bras au scalpel du médecin pour rendre à son fils une enveloppe crânienne qui avait été enlevée par la chute d'un cendrier de lampe électrique, à l'Exposition dans la galerie des machines.

Vingt-deux fois elle a livré sa chair palpitante au chirurgien et la vie superbe et saine de la mère se transmettait au pauvre agonisant.

Qui de nous ne voudrait rendre ainsi un jour l'existence à un être bien-aimé, mais qui ne reculerait peut-être épouvantée devant ce martyre, devant l'outil à lame aiguë et brillante? Qui de nous n'aurait demandé à la science un sommeil factice pour l'épreuve? Mais non, elle voulait suivre l'opération, le voir renaître... et s'il venait à partir, l'enfant chéri, recevoir son dernier souffle dans une dernière caresse! Elle est demeurée tranquille éveillée! et quand le corps, *la bête*, s'est révolté contre une certaine dose de souffrances, le cœur est resté ferme et la tête calme.

Cette vaillante, mes chères lectrices, a plus fait pour nous que l'électricienne carrossière du Nouveau-Monde.

Elle a célébré notre courage par son acte, elle nous a grandies toutes en elle. Le dévouement n'est jamais vain; quand il éclate au grand jour, son rayon se projette au loin tirant les cœurs de leur ombre discrète, et c'est une joie exquise et très pure de découvrir et de connaître, en haut ou en bas de l'échelle sociale des gens de bien qui marchent droit leur chemin accomplissant largement leur devoir.

Dans ces rencontres, les âmes se touchent en ce beau domaine de l'idéal qu'on trahit trop souvent en le travestissant.

N'avez-vous pas remarqué qu'un frisson universel passe quelquefois et que tout le monde se rapproche en une même impression?

En dépit des nuances politiques, n'en a-t-il pas été ainsi pendant la maladie du jeune roi d'Espagne? Les opinions s'étaient effacées devant la question du sentiment et la chiffonnière pétroleuse s'arrêtait, émue *« tout de même »*, devant le kiosque des journaux où le visage intelligent et expressif de la reine Christine se détachait à côté de celui du bébé charmant.

Là-bas, à Madrid, dans la vaste salle de la Majordomia, les riches et les pauvres se côtoyaient anxieux, venant témoigner leur sympathie sur les listes officielles communiquées chaque soir à la régente. Elles étaient touchantes ces signatures où les nobles avaient fièrement mis leurs titres, l'écolier son paraphe compliqué, l'humble son nom laborieusement écrit d'une main maladroite.

Aux alentours du palais, la foule impatiente attendait avidement les bulletins de santé du malade; les sombres églises espagnoles étaient illuminées de la clarté des cierges et la mère royale veillait désolée au chevet de cette Majesté fragile éveillant les angoisses de toutes les mamans du royaume... et de l'Europe.

Le sombre avenir des humains,
Comme un jouet trop lourd qui tombe,
Echappe-t-il à tes petites mains?

VICTOR HUGO.

Mais non, ces mains mignonnes ont ressaisi

le fil mystérieux de la vie, le sceptre qu'un bras vigilant leur soutient, Alphonse XIII a souri; il s'amuse même avec un joujou *vivant*, dédaignant ses armes favorites pour un superbe chat angora qu'on lui a donné. Il lui noue un ruban écarlate au cou et plonge avec délices ses doigts amaigris dans son épaisse fourrure, puis le baptise « Perico ».

Perico, docile, vient à son nom, murmuré par cette petite voix faible, et câlin se couche au pied du lit de l'enfant-roi.

L'infante Isabelle lui a brodé un élégant coussin de satin rose où il se pelotonne comme un manchon gris.

Le roi est guéri, il parle de ses amis les pauvres, de la petite boiteuse habituée à son offrande quotidienne et il soupire bien fort.

— Je ne suis pas assez grand pour commander... ma protégée aura faim peut-être?

— On est toujours assez grand pour faire le bien, répond sa mère; pour cela tu peux ordonner.

Le pâle et frêle visage d'Alphonse XIII s'illumine de satisfaction, il se dresse sur son séant et envoie « de suite sa nourrice porter beaucoup de bonnes choses » à la fillette; pendant ce temps les cloches de Madrid carillonnent l'espérance aux habitants.

J'ai parlé beaucoup des mères et guère des jeunes filles. Ai-je eu tort?

Est-ce que je vous ennuie, chères amies inconnes, en causant avec vous d'abondance?

Les causeries intimes, vous savez, sont souvent couleur du temps, et il est gris aujourd'hui. Cependant derrière les nuages on devine l'azur profond, comme dans le bien, dans l'effort, dans tout ce qui est juste et beau on pressent l'infini.

Mais avant de nous quitter, redescendons au fini, tout petit, tout petit, microscopique.

Certaines élégantes tentent de remettre en vogue les mouches... Oui, les mouches assassines de nos trisaïeules!

L'essai va-t-il prendre?

— Heu! heu! — Une *majestueuse* (les mouches avaient des noms suivant leur place) au milieu du front haussera-t-elle ce siège de la pensée?

Une *effrontée*, sur la narine droite conjurera-t-elle le coryza? (J'en ai un effroyable.)

Une *passionnée* près de l'œil, une *coquette* au coin de la bouche nous embelliront-elles un brin?

Peut-être?... à coup sûr il faut un doigt de poudre comme accompagnement.

De la poudre sur vos cheveux blonds ou noirs! Ah! fi donc.

Rien, rien, rien d'artificiel sur votre jeunesse, mes chères lectrices; croyez-moi et vous resterez ce que vous êtes... simples et charmantes.

ALIX.

DEVINETTES

Mots en carré

En son chef-lieu l'on voit tisser, Mesdemoiselles,
Pour vos riches trousseaux les plus fines den-
telles.

Il est fort bien décrit par ce docteur savant
Qui le tâte, le traite et le guérit souvent.

Le soleil l'illumine et les fleurs la parfument :
Pourtant, sur ses trottoirs, combien d'hommes
[qui fument !]

La fable a célébré son amour filial,
Et, de nos jours encore, il est proverbial.

Syllabe cachée

Trouver cette syllabe qui, placée devant un certain mot du dizain, compose avec lui un autre mot

J'ai vingt ans; j'adore la danse,
Mais sans avoir jamais dansé!
Mon jeune cœur bat en cadence
Pour le bal!... O rêve insensé!
Pourtant chaque soir mon grand-père

Me dit : « Tu vas venir, j'espère,
Avec moi jouer au loto? »
Et si le quine et même l'ambe
Calment un peu son mal de jambe,
J'ai mon plaisir tout aussitôt.

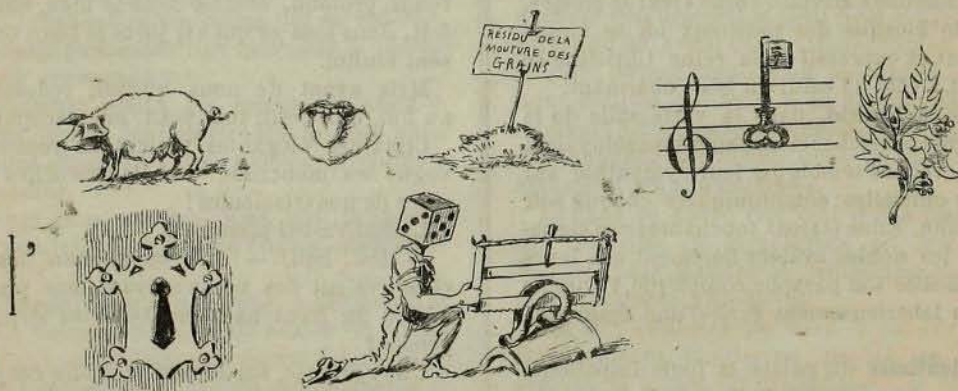
Synonymes

Trouver les mots synonymes espacés par gradation

C'est au printemps que nos bosquets s'emplissent
De fraîches fleurs aux calices ouverts.
C'est en été que les rayons d'or glissent
Sur les gazons de nos boqueteaux verts.

C'est en automne avec la tiède brise,
Qu'on voit les fruits mûrir au fond des bois.
C'est en hiver que, par la forêt grise,
Des loups nombreux on distingue les voix.

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE FÉVRIER

ÉNIGME : Bourrache.

SONNET-PORTRAIT : Sainte Blanche de Castille.

EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER

La divinité est le refuge des malheureux et il n'y a pas de gens plus malheureux que les criminels.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Nos premiers renseignements sur les modes de printemps ne seront pas encore nombreux, mais ils feront au moins connaître les tendances de la mode et aussi les couleurs et les étoffes préférées.

Nous sommes aux nuances très claires, même pour le costume de ville; et c'était à prévoir, ce goût ayant déjà prévalu cet hiver. Le cachemire d'Ecosse, la brillante, l'alpaca et de nombreux lainages de fantaisie, voilà, pour le moment, les tissus choisis; parmi les couleurs, le gris-perle, le bleu chasseur clair, l'Eiffel, le biche, le fauve, le vert pâle; dans toutes ces couleurs, il y a une gamme de tons dans laquelle le choix peut s'exercer. Le grand embarras est de savoir quelle façon donner au costume. Sera-t-il droit, un peu bouffant ou seulement mouvé, ces trois façons étant à la mode? On revient un peu aux draperies, mais celles d'aujourd'hui sont bien différentes des anciennes. Tout en laissant à la jupe son aspect plat, elles coupent agréablement sa ligne trop droite. Disposés sur les hanches, ses plis s'étagent et se perdent à la taille. Avec cette façon, le corsage se fait à longue pointe et se fronce en gerbe; un ruban de moyenne largeur suit le contour du corsage et fait ceinture. Plus de ceinture drapée en rond autour de la taille, mais une haute ceinture tendue, avec boucle, ou un et deux rubans étroits formant pointe; telle est la nouveauté.

Une nouveauté charmante c'est l'habit, mais un habit coquet et dont les pans sont courts. Il se fait très élégant, en soie Louis XVI rayée et à bouquets Pompadour, avec jabot de dentelle; d'une manche à large parement s'échappe une engageante dentelle. Les jeunes femmes mettent avec cet habit un fourreau Récamier en velours et rien n'est plus joli. Le fourreau est une jupe tout à fait collante, sans plis et se terminant en petite queue étroite et pointue; on le fait en velours, en belle soie unie pour faire opposition avec celle de l'habit qui est brochée et de couleur claire; l'inverse se fait aussi, l'habit foncé sur une jupe très claire. La défaveur que les couleurs foncées subissent n'atteint pas le noir qui, plus que jamais, est en vogue, qu'il soit de laine ou de soie.

Une très gentille façon d'habit, aussi facile à porter que la veste et qui a grand succès: le devant se croise à l'encolure et les bords fuyants laissent voir le bas d'un gilet arrondi fermé sous le côté gauche; derrière, une basque-habit, genre artilleur, ouverte au milieu, avec des boutons; d'autres boutons suivent la ligne fuyante du devant, il y en a sur la poche et une suite à la manche, à partir du coude extérieurement; les boutonnieres sont faites d'un cercle en fine ganse. Très court, cet habit tient un peu du genre amazone. On fait aussi une veste Louis XV en petit drap gris. Le devant

s'allonge en basque aiguë, comme les revers qui sont larges près de l'encolure; le côté s'échancre et vient rejoindre, en s'arrondissant, la basque du dos qui est assez courte. Le col, les revers sont en moire noire, en velours ou en faille; c'est affaire de goût et d'élégance. Ces très charmants petits pardessus, nous les avons vus prêts à être expédiés, par M^{me} Pelletier-Vidal, à deux jeunes abonnées que nous félicitons de leur choix. De cette même couturière le costume suivant, que nous indiquons comme particulièrement joli. Un lainage souple, d'un gris bleuté, combiné avec une faille marine. La jupe ronde montée par des fronces; au-dessus de l'ourlet, trois cercles de ruban de faille et un flot à gauche sur un groupe de plis qui mouvementent le tablier; ces plis sont pris sur la longueur de la jupe, qui retombe droite. Le corsage, très tendu, se ferme sous le bras et sur l'épaule; trois rubans le traversent en large en indiquant un léger cintre; le premier rang suit le bord du corsage. La jupe s'agrafe derrière sur la petite basque, et la manche, froncée à l'épaule, s'ouvre et se boutonne intérieurement par six boutons. Ce corsage, agrafé sous le bras, est tout à fait seyant à la taille qu'il dessine en perfection, mais il n'est pas facile à mettre, ce qui n'empêche qu'il ait grand succès. Difficile aussi à réussir, il doit être fait de main d'artiste.

Le chapeau noir est en grande faveur. Paille ou crin, garniture, rubans, plumes, tout est noir et cependant il accompagne la toilette claire. La petite capote se fait sans brides pour les jeunes filles, avec brides d'étroit ruban pour les jeunes femmes ou avec mentonnière agrafée près de l'oreille; elle a toujours cette forme de tourte qui prend juste le dessus de la tête. Le chapeau rond est au contraire très grand de bord, avec un fond aplati, le plus souvent caché par une draperie de soie, par des plumes ou simplement par des coques en ruban. La paille est de fantaisie, moitié ajourée et moitié mate et, par une originalité bien vue, le bord qui s'avance démesurément devant, est petit derrière, croqué de deux ou trois plis ou cassé sur le fond; ceci est voulu par la coiffure qui masse les cheveux sur la nuque. Deux jolis modèles de M^{lle} Hélène, 20, rue des Pyramides: Capote en paille ou en tulle, chiffonnée de dentelle et coquettement garnie d'une fantaisie et d'une aigrette de fleurs. Le chapeau rond, en paille, à large bord un peu croqué, garniture de ruban disposée avec goût, en coques, aigrette, ou massée en pouf. Des brides si on le désire. Le prix de la capote et du chapeau rond est de vingt-cinq francs. C'est sur notre demande que cette excellente modiste a consenti à faire, pour nos abonnées, des chapeaux de prix si modestes; les belles plumes amazones, les guirlandes de très fines fleurs n'entrent point dans la garniture, mais toutes les fournitures: paille, ruban, etc., etc., sont belles.

Les fillettes sont habillées presque comme nous. Les étoffes sont claires, même l'écossais, qui se porte toujours aux saisons de transition. Robe droite en lainage uni, avec une blouse écossaise serrée à la taille par une étroite ceinture; dessus jouent de très petits côtés-veste en uni; la manche en écossais. Une autre façon fait robe et pardessus tout à la fois. La jupe, en lainage marine à pois rouges, ou toute autre étoffe, est froncée au corsage qui, sans prendre la taille, la dessine suffisamment; devant, une pointe en velours marine et, monté au bord, un plissé en étoffe qui augmente de hauteur en remontant vers les épaules; de là, il tourne sur le dos et forme une pélerine s'arrêtant au-dessus de la taille. A l'épaule le plissé doit couvrir le bras jusqu'au coude. Le chapeau est toujours fort développé, mais il se pourrait bien que le canotier redeviât en faveur, il coiffe si gentiment les fillettes! Le bas est de couleur foncée; et pour les petits garçons rien que le bas noir; l'élégance n'en admet pas d'autre. La blouse, boutonnée de

côté verticalement, se fait en drap gris pointillé, avec la culotte froncée au-dessous du genou; le col rabattu et la manche en toile; c'est la tenue journalière. La culotte collante, accompagnant le veston très court, fermé par un seul bouton sous le col-châle, est de tenue habillée. Quant au chapeau, il n'y a pas de changement: c'est le melon, le chapeau mou à fond rentré. Quand donc ces gentils enfants reporteront-ils le chapeau tyrolien qui est si joli et qui leur allait si bien?

Nous n'avons pas dit que le gant gris-perle en peau glacée est très à la mode pour le costume de ville, et pour les soirées dansantes le gant de Suède blanc. L'on revient au gant glacé, ce qui ne veut pas dire que celui de Suède ait épuisé sa vogue. C'est le plaisir du changement, rien de plus.

M^{me} Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, fait pour les dames un bien charmant costume, en soie et lainage noir, qui est d'une élégance comme il faut et très pratique.

CORALIE L.

L'Album de travaux donné dans le numéro du 15 février contient les travaux suivants : Tableau pour photographies. — Panier d'angle pour vide-poche. — Cadre à photographie. — Couverture de livre. — Porte-allumettes. — Écran de main. — Écusson avec monogramme. — Envolée d'hirondelles. — Quart d'une rosace pour tapis, dessus de plateau. — Deux modèles d'étagère drapée d'andrinople et de madras, d'une disposition originale et entièrement nouvelle.

VISITES DANS LES MAGASINS

Que de jolies choses M^{lle} Thirion prépare pour le printemps! Costumes et pardessus sont gracieusement garnis, et leur coupe parfaite sied à la taille. Le petit lainage à très fines rayures camaïeu, uni ou broché, dans les couleurs à la mode que nous avons nommées dans notre courrier, convient à ce costume de transition qui servira aux jours pluvieux de l'été. Vous décrire une façon, ne vous donnera qu'une très imparfaite idée du talent de M^{lle} Thirion, aussi vous dirons-nous simplement que son travail est aussi soigné pour le costume bon marché que pour le plus riche et que la façon, très gentille, est toujours de la dernière mode. Le pardessus de printemps, en petit drap de fantaisie, pour les jeunes filles, prend les formes diverses d'habit, de veste artilleur, d'amazone; la jaquette, bien commode, est plus courte de basque. A ces façons, M^{lle} Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, ajoute des revers, des parements, des cols brisés ou droits en velours, moire ou faille. Les costumes habillés, en belle soierie, sont combinés avec un très très fin cachemire ou avec une soie de fantaisie; l'on peut se fier au goût de M^{lle} Thirion qui en a et beaucoup.

Nous recommandons aux mamans qui font faire chez elles les costumes de leurs enfants et la lingerie de toutes sortes, la machine à coudre numéro 3, de la Compagnie Française, dont l'ingénieur M. H.

Vignerons est l'inventeur, machine aussi parfaite et aussi complète que peut le désirer la plus experte travailleuse. Ce sont ces qualités qui l'ont fait choisir pour les écoles professionnelles de la ville de Paris et qui lui ont valu tout dernièrement la médaille d'or, la plus grande récompense décernée par le jury de l'Exposition de 1889 à cette industrie. L'on trouve aussi à la Compagnie Française la « Favorite des Dames » et l'« Eclair », deux charmantes petites machines qui marchent à la main et font tous les travaux de famille. Elles peuvent froncer et soutacher avec les guides spéciaux à ce travail. C'est avec la confiance que nos abonnées seront très satisfaites, que nous les adressons à cette excellente maison.

La maison Kahn, 55, rue Montorgueil, va faire paraître le catalogue de ses chaussures de printemps et d'été; nos abonnées pourront donc lui en faire la demande, il leur sera envoyé *franco*. C'est une bonne et élégante chaussure que la botte « Comtesse de Paris »; elle cambre le pied et lui donne de la finesse, sans pression fatigante; elle se fait en chevreau mat et coûte 14 fr. 50. La botte Parisienne est l'élégance même; elle coûte 20 fr. 50; c'est la botte des toilettes de visite. Non seulement la chaussure de la maison Kahn se recommande par ses formes gracieuses, mais aussi par le long usage que promet sa solidité, et cette qualité n'est

pas à dédaigner, surtout pour les collégiens et tous les enfants. Pour les premiers, de solides souliers et la bottine pour les jours de sortie, satisferont les mamans économes et la coquetterie des jeunes lycéens. Les fillettes auront le choix entre la botte, la bottine et le soulier en chevreau mat ou brillant, à boutons ou lacé. N'oublions pas les bébés dont M. Kahn soigne tout particulièrement les petits pieds; il y a pour eux la botte et le soulier en veau mort-né, en chevreau blanc ou bleu, mordoré ou glacé.

Nos lectrices ont vu, dans les « Visites dans les magasins » du mois de février, l'adresse de M. Bessonneau que plusieurs nous avaient demandée. Nous allons aujourd'hui compléter les renseignements sur l'ameublement. M. Bessonneau, 23, rue Saint-Antoine, se charge de l'organisation complète d'un appartement, d'une villa et à des conditions très avantageuses. Le devis donné pourra se modifier. Pour la plus modeste commande de rideaux, l'on recevra des échantillons d'étoffes de plusieurs genres, de franges, de satinette pour la doublure, les indications des prix pour chaque chose, de la quantité d'étoffe, de frange à employer et du prix de la façon. Il sera donc facile de calculer le prix de revient. Si l'on préfère acheter soi-même les étoffes, on le peut, M. Bessonneau travaillant à façon. C'est un très bon tapissier avec du goût, de l'originalité et beaucoup d'entente. A cette époque, où l'on va s'occuper bientôt des rideaux et tentures de l'été, il nous semble utile de donner l'adresse d'un tapissier à façon de prix abordables, consciencieux et de talent.

MESSIEURS ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS
Maison de vente, 27, rue du 4-Septembre, Paris.

Nous commençons par les premières nouveautés printanières, celles qui se portent jusqu'en été.

Une rayure gris sur gris avec un flocon; beige avec raie rouge et bleu éteints; un fond bleu avec rayure marron et bleu et un havane; rien de plus parisien que ce tissu qui, en 1 m. 10, est de 6 fr. 75 le mètre. Superbe, le cheviot gris, beige, havane formant carreau par un simple filet : 6 fr. 50 le mètre en 1 m. 10. Très à la mode le broché fond beige avec gerbe grenat, gris avec gerbe bleu, vert tendre avec gerbe vert foncé : 6 fr. 75 le mètre en 1 m. 10. Un autre broché sur fond glacé, dessin formant couronne, vert glacé avec chaudron, beige avec broché beige foncé et bleu gris avec noir; c'est superbe comme style et comme étoffe; le prix est de 7 fr. 25 en 1 m. 20. Un beau lainage, fond uni chevronné, sur lequel se détachent de grandes pastilles en velours, coloris jardinières, dont il reste quelques costumes seulement, les uns sur fond bleu hussard, les autres sur fond aubergine et sur fond mode; le costume se compose de 2 m. 50 de pastille en 60 cent. de large et 5 m. d'union 1 m. 20; le tout pour 39 fr., article de 70 fr. Pour confections de printemps, n'ayant pas besoin de doublure, un tissu très fort, en 1 m. 35 de large, d'une valeur de 12 fr. le mètre, mis à 6 fr. 75; c'est un dessin

gothique, que l'on portera comme de l'uni, fond marron avec grenat, fond havane et bleu, etc. Un joli tissu nouveauté, en 1 m. 30 de large, pour confection plus légère et plus habillée, vaut 10 fr. 25 le mètre : gris avec soupçon filet rouge, gris camaïeu pour demi-déuil élégant, beige avec rouge et marron; c'est tout à fait chic. La grande nouveauté, la dernière parue, c'est le costume de toutes nuances rayé, dessin dentelle sur fond double cachemire indien; c'est absolument splendide et pas trop cher cependant; il faut 4 m. rayé dentelle, en 60 cent., à 11 fr. 50, puis 5 m. uni extra beau, en 1 m. 20, à 7 fr. 50, ce qui met votre costume à 83 fr. 50.

Nous désignons également des quantités de coupons lainage, pour dames et enfants. Ces coupons arrivent à propos; la mode étant aux costumes composés, les plus petits coupons peuvent être utilisés. On fait beaucoup de costumes mi-partie noir, mi-partie fantaisie, choisis dans les coupons; ces costumes vous reviennent très bon marché. Nous donnons un aperçu des coupons, que vous trouverez d'abord en noir, depuis 1 m. 50 et 2 m. jusqu'à 7 et 8 m., puis en fantaisie, parmi lesquels nous distinguons un fil à fil cerise et blanc, en grande largeur, 10 m. pour 32 fr., valant 6 fr. 25 le mètre. Un lainage écossais en deux coupes : 2 m. 30 pour 7 fr. et 3 m. 25 pour 10 fr., soit 17 fr. (5 m. 55), métrage suffisant pour un costume simple; un autre écossais or et vert en 1 m. 20, 7 m. 90 pour 19 fr. Un chiné rayé argent, 6 m. pour 15 fr., 3 m. 50 pour 8 fr., valant le double. Un coupon voile gris foncé avec filet de soie blanc 5 m. 30 pour 20 fr. Un carreau noir et argent, 3 m. 75 pour 12 fr., valant 8 fr. le mètre. Et cette autre occasion : fond grenat rayé de soie brochée, valant 12 fr. le mètre, en 1 m. 20 de large, 8 m. 75 pour 45 fr. Envoyez votre demande à la maison Roullier qui fera votre envoi avec toute la célérité voulue.

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

L'Eau et la Pommade vivifiques de A. B., chimiste, sont les meilleures préparations que nous puissions indiquer à nos lectrices pour l'hygiène des cheveux. Cette belle parure de la femme veut des soins particuliers; les cheveux négligés s'abîment vite, tomberont, se décolorent prématurément. Nous avons indiqué ces préparations à beaucoup de Parisiennes qui en ont été très satisfaites. Si les cheveux continuent à tomber, il faut persister à faire usage de l'eau et de la pommade, parce que, en même temps, le cuir chevelu se couvre d'un léger duvet qui annonce que les cheveux repoussent et abondamment. Entretenir les cheveux brillants et souples, les empêcher de tomber, de blanchir, rendre à ceux prématurément blanchis leur couleur naturelle, débarrasser le cuir chevelu des pellicules, faire repousser les cheveux aux places dégarnies, tels sont les effets de ces excellentes préparations que nous recommandons. Après les maladies éruptives, on ne peut trouver meilleur auxiliaire pour faire repousser les cheveux. Chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise.)

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4770

Toilettes de M^{me} Gradoz, 67, rue de ProvenceModes de M^{lles} Lucy et Ligny
17, rue des Pyramides

PREMIÈRE TOILETTE. — Robe en petit drap marron. Jupe plissée à plis arrêtés, fendus dans le bas pour former de petites pattes repliées en coques et tombant sur un double rang de coques posées sur la sous-jupe; corsage rond et ceinture en large ruban moire, nouée à longs pans de côté. — Mantelet en drap pareil à la robe; devant, pans plissés avec pointe de passementerie à l'encolure; dos droit ajusté et col Médicis; manche-pèlerine, découpée à dents ornées de grelots de passementerie, sur un petit bord plissé; appliques de passementerie aux épaules (1). — Chapeau en velours tendu à très petit revers derrière; grand bord relevé de côté et plume amazone.

DEUXIÈME TOILETTE. — Costume en valenciennes broché et même tissu uni; jupe à panneaux plats unis alternés avec des lés brochés; le tablier, broché, est légèrement drapé à la taille; la jupe est agrafée de côté, s'ouvrant dans le haut sur une pointe de velours myrte. Corsage uni à pointe, ouvert sur un plastron étroit en velours; manche à épaulettes de velours formant une dent sur laquelle ouvre le haut de la manche; manchette de velours montant presque au coude et boutonnée derrière (2). — Capote à fond de velours myrte, brodée et découpée à jours; bord plissé en velours; devant, petit poulx coquillé et plume.

COSTUME DE FILLETTE. — Jupe en vigogne bleu russe, dont le devant princesse fait chemisette froncée; veste largement ouverte devant, retenue à la taille par une demi-ceinture de velours; revers roulé en velours; col de velours; manche froncée dans un bracelet de velours. — Chapeau de peluche gris-bleu, avec fond *boule* drapé en long en étoffe pareille à la robe; dessous, bord de plumes faisant auréole autour de la figure.

(1, 2 et 3). Les abonnées à l'édition bi-mensuelle certe recevront ce patron le 16 mars.

TOILETTE DE BABY. — Robe en lainage crème, avec ceinture de moire rose pâle. — Pèlerine pareille à collet capoté et ornée dans le bas d'une haute broderie (3). — Capote bonne-femme en dentelle crème.

MODÈLE COLORIÉ

De M^{lle} Leeker, 3, rue de Rohan

GRANDE BANDE, pour ameublement, tapisserie.

PLANCHE DE BRODERIE

ALPHABET RICHE, pour mouchoirs, plumetis, cordonnet et cordonnet mat. Il pourra servir pour mouchoirs simples ou pour serviettes de table en supprimant la branche.

ALPHABET, pour nappe, plumetis, cordonnet et pois.

ALPHABET, assorti pour serviettes de table.

PETIT ALPHABET, pour mouchoirs d'enfant ou pour objets de trousseau, plumetis et cordonnet mat.

PETITE BRANCHE, plumetis, cordonnet et point de sable.

PETITE GERBE, plumetis, cordonnet, pois et point d'échelle.

TROISIÈME ALBUM

Couverture de livre. — Dentelle bretonne. — Petit entre-deux. — Garniture. — Têtière en étamine avec chimère. — Entre-deux guipure Richelieu. — Sachet à mouchoirs. — Entre-deux au crochet. — Têtière application de batiste brodée sur tulle grec. — G. V. enlacés. — Ecran de bougie (tambourin). — Garniture. — Petite dentelle, crochet sur épingle. — Entre-deux. — Toilette en tulle moucheté. — Costume brodé. — Costume d'enfant. — Garniture broderie plate. — Corbeille à papiers ou à jouets. — Mary. — Entre-deux. — Garniture assortie. — Entre-deux. — Dessous de lampe.

III^e FEUILLET

PATRON ORNÉ

JAQUETTE, costume brodé, page 6 (Album de mars).

HERBIER DU JOURNAL DES DEMOISELLES

DESTINÉ A

LA RÉCOLTE DES PLANTES ET A L'ENLUMINURE

LANGAGE DES FLEURS MOTIFS D'AQUARELLE

Renfermés dans un très élégant cartonnage

PRIX : Paris, 6 fr. — Union postale, 8 fr. — Départements, 7 fr.

Cet HERBIER, d'un caractère essentiellement nouveau, a pour but de développer chez les jeunes filles le goût de la BOTANIQUE, tout en leur procurant d'intéressants **MODELES D'AQUARELLE** par un choix de dessins faciles à colorier.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat



4770

Imp. Falconer, Paris

1^{er} Mars 1890

Journal des Demoiselles

Modes De Paris

Rue Vivienne 48.

Coiffes de M^{me} GRADOZ, r. de Provence 67 — Costumes d'Enfants de M^{me} TASKIN, 2, r. de la Michodière —
 Modes de M^{elles} LUCY ET LIGNEY, 17, r. des Pyramides — Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN, 15, r. de la Paix —
 Machines à coudre de M^{me} VIGNERON, 10, r. de Sébastopol.

